

Linguistische Arbeiten

227

Herausgegeben von Hans Altmann, Herbert E. Brekle, Hans Jürgen Heringer,
Christian Rohrer, Heinz Vater und Otmar Werner

Franz Schneider

Comment décrire les actes de langage?

De la linguistique pragmatique à la lexicographie:
«La belle affaire!» et «Tu m'en diras tant!»

Max Niemeyer Verlag
Tübingen 1989



CIP-Titelaufnahme der Deutschen Bibliothek

Schneider, Franz : Comment décrire les actes de langage? : De la linguistique pragmatique à la lexicographie: „La belle affaire!“ et „Tu m'en diras tant!“ / Franz Schneider. – Tübingen : Niemeyer, 1989

(Linguistische Arbeiten ; 227)

NE: GT

D 29

ISBN 3-484-30227-5 ISSN 0344-6727

© Max Niemeyer Verlag, Tübingen 1989

Das Werk einschließlich aller seiner Teile ist urheberrechtlich geschützt. Jede Verwertung außerhalb der engen Grenzen des Urheberrechtsgesetzes ist ohne Zustimmung des Verlages unzulässig und strafbar. Das gilt insbesondere für Vervielfältigungen, Übersetzungen, Mikroverfilmungen und die Einspeicherung und Verarbeitung in elektronischen Systemen. Printed in Germany.

Druck: Weihert Druck-GmbH, Darmstadt.

TABLE DES MATIERES

PREAMBULE	XI
ABREVIATIONS	XVIII
1. L'OBJET D'ANALYSE	1
1.1 Première approche de l'objet d'analyse	1
1.1.1 Quelles appellations propose-t-on pour notre objet?	2
1.2 Sens littéral et idiomatité	3
1.3 Précision et appellation de l'objet	5
1.4 'Situation' ou 'contexte'	8
1.4.1 Facteurs du contexte pragmatique	10
2. L'INSTRUMENT D'ANALYSE	13
2.1 La 'génératrice sémantique stratifiée' (GSS)	13
2.1.1 Une pragmatique intégrée et fondatrice	16
2.1.2 La structure sémantique élémentaire de la GSS (niveau I)	20
2.1.2.1 La notion de 'fonction'	20
2.1.2.2 La conception du 'signe'	24
2.1.2.3 La productivité sémantique du langage	27
2.1.2.4 Le statut initial et final du code	30
2.1.2.5 Les trois composantes principales du processus de signifiante	33
2.1.2.6 La 'matière' du processus transgressif de signifiante	35
2.1.2.6.1 La délocutivité et les primitifs sémantiques	39
2.1.3 L'être parlant et son rapport avec les notions d' 'intention' et de 'convention'	43
2.1.4 Le niveau II de la GSS	45
2.1.4.1 'Savoir' et 'croire'	45
2.1.4.2 La signification de la phrase - donneur d'instructions	46
2.1.4.3 Termes centraux de la théorie de l'argumentation d'Anscombe et Ducrot - instruments essentiels de notre analyse	50

VI

2.1.4.4	Elargissement de la perspective pragmatique au-delà du logico-argumentatif	58
2.1.4.4.1	La notion de 'vérité relative'	60
2.1.4.4.2	La nature modale de la notion de vérité	61
2.1.4.4.3	L'axe épistémique de la croyance	64
2.1.4.4.4	Implications comportementales de l'axe épistémique	65
2.1.4.4.5	La FORCE ARGUMENTATIVE (FA) : principe unificateur des illocutoires 'génériques'	67
2.1.4.4.5.1	L'assertif et le directif	68
2.1.4.4.5.2	L'assertif et le représentatif	70
2.1.4.4.5.3	L'expressif	73
2.1.4.4.5.4	La déclaration	75
2.1.4.4.5.5	L'interrogation	76
2.1.4.4.6	La nature du sujet du niveau II	79
2.1.5	Le niveau III de la GSS	80
2.1.5.1	L'énonciation	80
2.1.5.2	L'énoncé	80
2.1.5.3	La responsabilité illocutoire	81
2.1.5.4	En quoi notre point de vue sur l'opération d'orientation argumentative diffère-t-il de celui de Ducrot ?	84
2.1.5.5	La notion d' 'univers de croyance'	84
2.1.5.5.1	La notion de 'mondes possibles'	86
2.1.5.5.2	N'est vrai que ce qui est plus ou moins vrai	87
2.1.5.5.3	La présupposition - qualité interactive à valeur vériconditionnelle et normative	89
2.1.5.5.4	L'affectivité n'est que l'expression d'une divergence ou d'une convergence normative	93
2.1.6	Le niveau IV de la GSS	96
2.1.6.1	La montée de l'illocutoire au sens de la philosophie analytique anglo-américaine	96
2.1.6.2	Le perlocutoire - un illocutoire calculé	97
2.1.6.3	Comprendre - accepter - correspondre - réagir : critères distinctifs des différents niveaux de la GSS	99
2.1.7	Elargissement de la perspective pragmatique dans le domaine de la prosodie et de la mimo-gestualité	101
2.1.7.1	'La vive voix' des expressions d'illocutoire stéréotypé	101
2.1.7.1.1	L'isomorphisme du contenu des énonciations et de leur expression vocale	104

2.1.7.1.2	La prosodie codée	106
2.1.7.1.3	L'idée de 'niveaux' dans la prosodie	108
2.2	Perspectives séquentielles	110
2.2.1	L'ironie	111
2.2.1.1	Critique de la conception classique de la 'contradiction logique'	111
2.2.1.2	Notre position: l'ironie - un composé d'une signification 'littérale' illocutoirement non spécifiée et d'un sens supplémentaire illocutoirement spécifié	118
2.2.2	La négation comme force oppositive	122
2.3	Perspective: l'analyse de <i>LBA</i> et <i>TDT</i>	124
3.	ANALYSE PRAGMA-SEMANTIQUE DE LA BELLE AFFAIRE (<i>LBA</i>) et <i>TU M'EN DIRAS TANT</i> (<i>TDT</i>)	125
3.1	<i>LA BELLE AFFAIRE</i> (<i>LBA</i>)	125
3.1.1	Niveau analytique IV de la GSS : occurrences performan- cielles de <i>LBA</i>	125
3.1.1.1	Des illocutoires spécifiés dans le domaine de la 'présupposition de vérité' (PPV) type 'convenir'	126
3.1.1.2	Des illocutoires spécifiés dans le domaine de la PPV type 'affirmer'	128
3.1.1.3	Des illocutoires spécifiés dans le domaine de la PPV type 'prétendre'	131
3.1.1.4	Facteurs performanciels - facteurs déterminant l'illo- cutoire spécifié du niveau IV	134
3.1.2	Niveau analytique II de la GSS	139
3.1.2.1	La signification de <i>LBA</i>	139
3.1.2.1.1	Le 'paradigme d'indications quantitatives liées à un topos' (PIQT)	140
3.1.2.1.2	Définition du 'topos' du PIQT	142
3.1.2.1.3	La fonction pragmatique de l'intensif <i>si</i> dont le prédicat <i>belle</i> est porteur	143
3.1.3	Niveau analytique III de la GSS	144
3.1.3.1	Exemples d'orientations argumentatives ('r') de <i>LBA</i>	144
3.1.3.2	Vue des illocutoires spécifiés sous l'angle des trois types de 'présuppositions de vérité' (PPV)	148
3.1.4	La fonction discursive oppositive de <i>LBA</i>	151
3.1.4.1	L'opposition au DIRE	151

VIII

3.1.4.2	L'opposition au 'r' dont le comportement dramatisant de l'allocutaire doit être porteur	152
3.1.4.3	L'enchevêtrement du DIT et du DIRE	154
3.1.4.4	Différence catégorielle de deux types de paraphrases	155
3.1.4.5	Le fonctionnement spécial de la PPV type 'affirmer'	156
3.1.5	Niveau analytique I de la GSS	157
3.1.5.1	La mise en valeur pragmatique de composants sémantiques des unités lexicales de <i>LBA</i>	157
3.1.5.2	Aspects prosodiques universels	159
3.1.6	Considérations synonymiques	160
3.1.7	Les cotextes	169
3.1.7.1	Quelques types de pré-cotextes	169
3.1.7.2	Quelques types de post-cotextes	173
3.1.7.3	Charnières syntaxiques après <i>LBA</i>	174
3.1.8	Les sujets de conversation favorables à un emploi de <i>LBA</i>	179
3.1.9	Conditions d'emploi psycho-sociales	179
3.1.10	La souplesse énonciative de <i>LBA</i>	183
3.1.11	Emplois 'littéraires' de <i>LBA</i> dans les documents historiques : commentaires	186
3.1.12	Jeux de mots sur <i>LBA</i>	188
3.2	<i>TU M'EN DIRAS TANT (TDT)</i>	189
3.2.1	Niveau analytique IV : occurrences performanciennes	189
3.2.1.1	Des illocutoires spécifiés dans le domaine de la 'présupposition de vérité' (PPV) type 'convenir'	190
3.2.1.2	Des illocutoires spécifiés dans le domaine de la PPV type 'affirmer'	192
3.2.1.3	Des illocutoires spécifiés dans le domaine de la PPV type 'prétendre'	195
3.2.2	Niveau analytique II	197
3.2.2.1	La signification	197
3.2.2.1.1	Le 'paradigme d'indications quantitatives' (PIQT)	198
3.2.2.1.2	Définition du 'topos' du PIQT	199
3.2.2.2	L'illocutoire générique de <i>TDT</i>	199
3.2.3	Niveau analytique III	200
3.2.3.1	Le rôle des 'présuppositions de vérité' (PPV)	200
3.2.3.2	Les configurations des actes de compréhension effectués par l'énonciation de <i>TDT</i>	202

3.2.4	Le rôle de 'acceptation' dans le sémantisme de <i>TDT</i>	209
3.2.4.1	Le noyau épistémique de l'acceptation'	209
3.2.4.2	Les propriétés affectives et communicatives	211
3.2.4.2.1	Le rapport affectif entre le locuteur et le référent	211
3.2.4.2.2	Le rapport affectif entre le locuteur et l'interlocuteur	212
3.2.4.2.3	Emploi phatique	217
3.3	<i>TU M'EN DIRAS TANT</i> (IRONIQUE)	218
3.3.1	Niveau analytique IV	218
3.3.2	Niveau analytique II	221
3.3.3	Niveau analytique III	223
3.3.3.1	Comment justifier l'absence de la PPV type 'affirmer' ?	223
3.3.3.2	Les PPV types 'convenir' et 'prétendre'	223
3.3.4	Propriétés communes de <i>TDT</i> non-ironique et de <i>TDT</i> ironique	227
3.3.4.1	Affectivité positive et négative	227
3.3.4.2	La force expressive limitée	228
3.3.4.3	Les emplois de feinte	229
3.3.5	Caractérisation par contraste des propriétés prosodiques et mimo-gestuelles de <i>TDT</i> non-ironique et de <i>TDT</i> ironique	231
3.3.6	Cotextes	234
3.3.6.1	Quelques pré-cotextes	234
3.3.6.2	Quelques post-cotextes	235
3.3.6.3	Quelques remarques sur les cotextes	236
3.3.7	Conditions d'emploi psycho-sociales	237
3.3.8	Traces de délocutivité dans le sémantisme	238
4.	LES EIS ET LEUR TRAITEMENT LEXICOGRAPHIQUE	240
4.1	Regard critique sur les articles de <i>LBA</i> et de <i>TDT</i> dans les divers dictionnaires	240
4.1.1	Les dictionnaires consultés	240
4.1.1.1	<i>LA BELLE AFFAIRE</i>	241
4.1.1.1.1	<i>LA BELLE AFFAIRE</i> dans des dictionnaires monolingues	241
4.1.1.1.2	<i>LA BELLE AFFAIRE</i> dans des dictionnaires bilingues	246
4.1.1.2	<i>TU M'EN DIRAS TANT</i>	250
4.1.1.2.1	<i>TU M'EN DIRAS TANT</i> dans des dictionnaires monolingues	251
4.1.1.2.2	<i>TU M'EN DIRAS TANT</i> dans des dictionnaires bilingues	255
4.2	Principes lexicographiques à la base de nos articles	258
4.2.1	Deux notions de base: 'langue' - 'discours'	258

4.2.2	Esquisse d'une typologie des dictionnaires traitant les EIS	260
4.2.2.1	Le secteur de langue envisagé	260
4.2.2.2	Principes de nos articles en fonction de leurs usagers	261
4.2.2.3	Conditions particulières des articles bilingues	264
4.2.2.3.1	Le principe de l'équivalence	265
4.2.2.3.2	Equivalents et éléments descriptifs dans le dictionnaire bilingue passif	266
4.2.2.3.3	Le dictionnaire bilingue actif	268
4.2.2.4	Le rôle éminent de l'exemple	269
4.2.2.5	Conclusions	270
4.2.3	La disposition des articles de <i>LBA</i> et de <i>TDT</i>	270
4.2.3.1	Principes généraux	270
4.2.3.1.1	Le métalangage	270
4.2.3.1.2	Éléments descriptifs hiérarchisés et structure ternaire des articles	271
4.2.3.1.3	Exemple authentique ou construit ?	273
4.2.3.1.4	Grammaire et syntaxe	273
4.2.3.1.5	Informations prosodiques, mimiques et gestuelles	274
4.2.3.2	Les EIS - une nouvelle dimension lexicographique	274
4.2.4	Les articles lexicographiques de <i>LBA</i> et de <i>TDT</i>	275
4.2.4.1	Tableaux d'agencement des éléments de nos articles lexicographiques	275
4.2.4.2	Epreuves d'articles	280
4.2.4.2.1	<i>LA BELLE AFFAIRE</i>	280
4.2.4.2.2	<i>TU M'EN DIRAS TANT</i>	296
4.2.4.2.3	<i>TU M'EN DIRAS TANT</i> (ironique)	311
5.	ECHANTILLON D'UN CORPUS LEXICOGRAPHIQUE POUR L'ELABORATION D'UN DICTIONNAIRE DE L'ILLOCUTOIRE STEREOTYPE	320
5.1	Documentaire de l'INLF sur <i>LBA</i> et <i>TDT</i> et autres documents actuels	320
5.2	Mini-dialogues contenant des EIS	348
	BIBLIOGRAPHIE	518

0. PREAMBULE

0.1 L'objectif du présent travail est de nature absolument pragmatique élaborer des articles lexicographiques sur un type d'expressions que nous appelons 'EXPRESSIONS D'ILLOCUTOIRE STEREOTYPE' (EIS), ceci pour éviter que la consultation d'un dictionnaire ne produise plus de points d'interrogation que d'éclaircissements sur l'emploi d'un type d'expressions dont l'importance pour la conversation de tous les jours n'est plus à démontrer. Imaginons, pour ne donner qu'un exemple de consultation, un usager étranger du PETIT ROBERT, qui vient d'entendre dans la bouche de son interlocuteur français: *je vous attends au tournant !* Admettons qu'il ait déjà un niveau assez élevé en français et qu'il ait aussi saisi le caractère idiomatique de cette suite de mots. Le PETIT ROBERT lui donne les renseignements suivants sous l'entrée *attendre*: "Fam. Je l'attends au tournant : au moment difficile". Nous concédons que les informations sous l'entrée *tournant* sont un peu plus 'éclairantes', mais elles n'améliorent guère le tableau (lamentable) général. Notre constat reste le même, et nous essayerons de le fonder dans le cadre de cette étude. La qualité de la description lexicographique des EIS, dans pratiquement tous les dictionnaires monolingues ou bilingues actuels, crée des avatars conversationnels difficilement admissibles par l'usager étranger.

Puisqu'il est toujours facile de critiquer, nous voilà donc dans l'obligation de faire mieux. Mais l'obstacle le plus difficile à surmonter pour le lexicographe est celui de se voir rapidement coincé entre le désir d'accéder à la cohérence de la description et l'obligation de produire des textes lexicographiques utiles, utilisables (Rey et Delesalle 1979).

0.2 Avant de commenter brièvement les différents chapitres du travail nous tenons à familiariser le lecteur avec notre démarche méthodique. Dans un premier temps nous avons compulsé les deux dictionnaires PETIT ROBERT et LEXIS en nous penchant sur d'éventuelles EXPRESSIONS D'ILLOCUTOIRE STEREOTYPE (EIS).

XII

C'est ainsi que nous avons relevé environ 2.500 expressions; 1.200 autres EIS (cette fois-ci uniquement des expressions figurant dans le PETIT ROBERT sous les lettres *m, r, s, t, u, v, y, z*) ont été présentées à des locuteurs natifs, une Française de 30 ans et un Français de 19 ans. Ils ont effectué une sélection en écartant les expressions dont la fréquence leur semblait trop faible. Quant aux 1000 expressions restantes, les deux informateurs avaient pour tâche d'intégrer chacune d'elles dans un mini-dialogue caractéristique précédé d'une courte description de la situation énonciative (cf. p. 348).

Le fait que notre analyse porte sur les deux expressions *LA BELLE AFFAIRE* et *TU M'EN DIRAS TANT* est également le résultat d'un processus sélectif. Il s'agissait de concentrer notre intérêt sur des expressions qui promettaient une exploitation sémantique le plus riche possible. Si les résultats des interviews réalisées dans ce but nous ont suggéré de choisir les deux expressions citées, nous n'avons pas l'outrecuidance d'affirmer que toutes les autres ne méritent pas une analyse. Il est donc inévitable de faire la part d'un certain arbitraire dans notre choix final. Néanmoins il est certain que la présence de 'cover words' (*belle, tant*) et nos difficultés personnelles de saisir le sens des deux expressions, sans parler de leur maniement correct, ont favorisé ce choix.

Pour avoir un point de départ d'analyse il fallut disposer d'un certain nombre d'hypothèses initiales. C'est un mini-corpus de 66 documents (51 *LA BELLE AFFAIRE*, 15 *TU M'EN DIRAS TANT*) (cf. p. 327 et p. 320) mis gracieusement à notre disposition par l'Institut National de la Langue Française (INLF) à Nancy qui nous a rendu ce précieux service. En plus nous avons mis à profit des documents (6 *LA BELLE AFFAIRE*, 2 *TU M'EN DIRAS TANT*) trouvés dans *LE MONDE*, dont un dans *LE MONDE DIPLOMATIQUE* (cf. p. 345 et 346). C'est sur la base des hypothèses établies à partir des documents nommés que nous nous sommes engagés dans de nombreuses interviews. Elles ont été réalisées avec des locuteurs natifs français, pour la plupart en séjour de quelques années à Ouagadougou (Burkina Faso) où l'auteur du livre a travaillé pendant cinq ans dans l'enseignement. Les informateurs et informatrices - 13 au total - étaient âgés de 30 à 40 ans. La plupart d'entre eux travaillent dans l'enseignement secondaire et supérieur, 2 dans le secteur privé. Toutes les interviews ont été enregistrées, transcrites et minutieusement analysées. Nous nous sommes efforcés d'influencer le moins possible les résultats par nos questions tout en sachant que le type de questions et la façon dont on les pose se répercutent nécessairement

dans les réponses. Nous avons pourtant été aidés, dans l'approche de notre objectif, par la naïveté principielle de nos questions, légitimée par notre statut de locuteur non natif, naïveté qui nous évitait de trop nous imposer. Les interviews n'ont jamais duré plus d'une heure et demie. Cette durée s'est avérée le maximum de ce qu'on peut demander à un informateur au niveau de sa capacité de concentration et de sa bonne volonté. Soit dit en passant que tout projet lexicographique faisant usage de la méthode d'interview décrite et ayant comme objectif non seulement l'analyse de deux expressions d'illocutoire stéréotypé mais de plusieurs centaines et même de milliers ne pourra s'empêcher de trouver un cadre institutionnalisé pour mener à bien ce travail. L'avancement du travail d'interview a été dicté par le principe de 'cercles concentriques' qui consiste, une fois la difficulté de compréhension d'un aspect sémantique identifiée, à mettre l'accent dessus dans les interviews suivantes. Tout aspect problématique a été soumis aux jugements d'au moins deux informateurs. Selon que ces jugements convergeaient ou divergeaient, nos recherches ont été arrêtées ou poursuivies. De façon générale ce travail ressemblait plutôt à une tâtonnement permanent qu'à un avancement rectiligne. Dans ce processus dialectique entre la formation d'hypothèses externes et internes (Ducrot), nous avons pu constater que les difficultés d'interprétation de sens du locuteur 'langue maternelle' et du locuteur 'langue étrangère' sont diamétralement opposées. Le premier attribue tout naturellement des sens concrets aux énonciations d'une EIS, alors que l'abstraction lui pose un problème. Pour le deuxième, par contre, la situation se présente de façon inverse. L'appréhension d'une signification abstraite ne garantit nullement une compréhension réelle du sens concret d'une EIS. Le nombre de séances d'interview s'élevait à 40, réparties sur un peu plus d'un an. Les 50 dialogues qui jalonnent l'analyse de *LBA* et de *TDT* (cf. Chap. 3) sont le résultat de ces séances. Ils nous serviront, comme on le verra, à faire ressortir les nuances sémantiques des deux expressions.

0.3 Le travail se divise en cinq parties

- Dans la première nous donnons des contours à notre objet d'étude auquel nous assignons l'appellation 'EXPRESSIONS D'ILLOCUTOIRE STEREOTYPE' (EIS). Nous aboutissons au constat que ce type d'expressions ne peut être rangé dans aucune des classifications traditionnelles des expressions idiomatiques parce qu'en principe tout élément linguistique peut se voir doté d'un illocutoire plus ou moins stéréotypé. Nous abordons brièvement la question du

XIV

rôle que le principe de compositionnalité (Frege) joue dans le cas des EIS. Cet aspect important sera approfondi dans le deuxième chapitre avec la définition de la fonction de ce principe dans le processus de signifiante auquel toute EIS est soumise.

En ce qui concerne les deux notions de 'situation' de 'contexte' notre constat est net. La différence entre elles n'est que de nature graduelle. Nous les considérons toutes les deux comme des construits interprétatifs qui transitent forcément par le raisonnement des interlocuteurs et qui par là sont sujets à des transformations permanentes.

- Dans le deuxième chapitre nous jetons les fondements théoriques de notre analyse. A défaut de l'existence d'une théorie cohérente nous sommes obligés de recourir à différents concepts théoriques. Leur auteurs travaillent dans les domaines de la sémiotique (Peirce), de la philosophie (Jacques, Parret, Martin), de la sociologie (Goffman), de la linguistique (Berrendonner, Ossner), de l'argumentation (Ducrot, Anscombe) et de la prosodie (Fónagy, Di Cristo, Rossi).

Nos réflexions théoriques débiteront par la présentation du modèle de notre 'GENERATRICE SEMANTIQUE STRATIFIEE' (GSS) (cf. p. 15). Il condense et anticipe les résultats du développement théorique du deuxième chapitre qui de ce fait adopte la qualité d'une déduction. Nous tenons beaucoup à distinguer très nettement les quatre niveaux sémantiques de la GSS car nous sommes persuadés que c'est là une des conditions essentielles pour faire une analyse exacte des EIS. Le développement de nos idées suit une ligne ascendante dans la mesure où nous partons du niveau I et fondamental de la GSS pour arriver au niveau IV et surfacial.

Notre acception de langue implique l'idée d'une agressivité fondamentale de la nature humaine. Mais cette agressivité n'atteint jamais le degré de violence physique. Etant donné que nous la concevons comme principiellement 'apprivoisée' de par sa nature symbolique et médiate, elle implique nécessairement l'idée de comportement stratégique et par là de réciprocité. La stratégie a pour objectif la domination de l'autre. Sous cet angle même une soumission revêt le caractère d'une supposition d'éventuelle domination future. Le comportement stratégique peut être déduit de la thèse de Goffman selon laquelle tout individu défend le territoire de son moi, c'est-à-dire qu'il évite de mettre en jeu une position avantageuse par rapport à un autre individu.

Notre notion de 'pragmatique' est celle d'une 'pragmatique fondatrice et maximaliste' défendue par Jacques et s'inscrivant dans la lignée spirituelle de Peirce. Nous empruntons à Jacques les concepts de la 'relation interlocutive' ou 'co-signifiante', du 'processus transgressif de signifiante' - Parret parle d'encatalyse -, et du signe tétraédrique. Ce dernier, situé dans une perspective de 'praxis discursive', va bien au-delà de notions en tout et pour tout statique du signe (Saussure, Bühler, Trubetzkoy, Jakobson, Ogden et Richards). Pour arriver à une synthétisation des trois modalités classiques (ontologique, épistémique, déontique) et des quantificateurs nous nous référons à Parret. Celui-ci postule un isomorphisme des quatre construits théoriques. Il en résulte logiquement une notion de vérité relative. Martin nous fournit les concepts des 'univers de croyance' et de la 'sémantique du flou'. De Berrendonner nous mettons à profit le concept des 'présuppositions de vérité' (PPV) qui sont au nombre de trois (convenir - affirmer - prétendre). Ce concept est fondé sur l'idée d'un rapport méta- entre la présupposition et la proposition. La pierre angulaire de notre concept d'analyse est constituée par des éléments pris dans la théorie d'argumentation de Ducrot et d'Anscombe. Il s'agit essentiellement des notions de 'paradigme d'indications quantitatives', de 'topos' et d'orientation argumentative' ou 'mouvement argumentatif' représenté par le symbole 'r'.

Tout en assignant au concept de Ducrot et d'Anscombe le rôle central dans notre démarche théorique nous nous efforçons de l'appliquer à une perspective pragmatique élargie. Nous y parvenons en ne nous contentant pas du seul repérage de 'l'argumentation intrinsèque de la langue' - objectif des travaux des deux auteurs nommés -, mais en introduisant le locuteur en tant que porteur d'univers de croyance et pris dans toute sa matérialité physique. Le dernier fait prend tout son sens au niveau sémantique performatif et surfacial. C'est là que notre notion holistique et transgressive de la langue devient la plus évidente en raison de la perception de l'unité fondamentale du verbal sui generis, de la prosodie et de la mimogestualité, les deux derniers prenant la valeur d'un signe à part entière (Fónagy, Di Cristo, Rossi).

Nos concepts de la 'relation interlocutive' et du comportement stratégique cadrent bien avec celui du perlocutoire que nous considérons comme un illocutoire calculé. Il est le produit de considérations stratégiques (Ossner) qui pourtant ne sont jamais à l'abri du malentendu et de l'échec. Cela est la conséquence logique d'une notion de langue à l'intérieur de laquelle le processus de production de sens n'arrive jamais à une fin.

- Le troisième chapitre présente l'analyse pragma-sémantique des deux expressions *LA BELLE AFFAIRE* et *TU M'EN DIRAS TANT*. Leurs nuances sémantiques sont dégagées et démontrées à l'aide des 50 dialogues issus des séances d'interview dont nous avons déjà parlé. L'analyse respecte strictement la stratification de la GSS. Nous débutons l'analyse au niveau IV occurrenceiel et performanciel, la poursuivons en descendant au niveau II abstrait de la signification phrastique à laquelle incombe le rôle de fournir une description unificatrice des EIS, ensuite nous montons au niveau III présuppositionnel semi-conventionnel. Celui-ci est très important dans la mesure où il sert à introduire un ordre en général ternaire - conformément aux trois types de présuppositions de vérité de Berrendonner - dans les multiples emplois et nuances sémantiques des deux expressions relevés auparavant au niveau IV. L'importance du niveau III provient de la fonction d'accouplement que le locuteur assume à ce point de jonction des conditions de vérité et celles de succès à implications juridico-normatives.
- Dans le quatrième chapitre nous passerons d'abord en revue les articles de *LBA* et *TDT* de plusieurs dictionnaires mono- et bilingues. Nous les soumettrons à un examen critique avec en toile de fond les résultats de l'analyse du troisième chapitre. Le constat sur la qualité des articles actuels sera désillusionnant. Ensuite nous jetterons les bases théoriques de nos articles lexicographiques. Il s'agira surtout de veiller à ce que la revendication, absolument justifiée de tenir compte du type de consultant d'un dictionnaire, ne reste pas plus longtemps lettre morte (Hausmann). C'est ainsi que les quatre articles lexicographiques que nous présenterons des EIS *LBA*, *TDT* non-ironique et *TDT* ironique respectivement sont destinés à quatre types de dictionnaires:
 - le dictionnaire monolingue du type PETIT ROBERT,
 - le dictionnaire monolingue spécial,
 - le dictionnaire bilingue actif,
 - le dictionnaire bilingue passif.
- Le cinquième chapitre contient les 66 documents mis à notre disposition par l'Institut National de la Langue Française, les 8 que nous avons trouvés dans *Le Monde* et environ 1000 mini-dialogues construits autour des EIS. Ce chapitre peut être considéré comme la base matérielle ou comme une 'lexikographische Kartothek' (Wiegand) d'un dictionnaire futur des EIS.

0.4 Nous tenons à témoigner notre gratitude aux nombreux partenaires d'interviews de la communauté française de Ouagadougou qui ont fait preuve d'une patience admirable devant le bombardement sans merci de questions pas particulièrement intelligentes. Nos remerciements vont tout spécialement à l'adresse des personnes qui nous ont encouragés dans notre travail: notre directeur de thèse Franz Joseph Hausmann, qui a su allier critiques et conseils même à une distance de plus de 5.000 kilomètres, Madame Françoise Iker dont l'intérêt et le concours actifs au travail n'ont jamais fait défaut, le romaniste Wolfgang Buße qui nous a aidés à amorcer le projet, Madame Edwige Berger, qui avec une indulgence incomparable a mis en forme le manuscrit, Laurent Berger et Clothilde Baumard qui ont su verser toute leur spontanéité linguistique dans les mini-dialogues, Noëlle Tiendrebeogo qui nous a aidés pendant la période de préparation à sélectionner des EIS en vue d'une analyse éventuelle, et enfin à l'INLF et son matériel, auquel nous devons les premières et timides hypothèses de départ, ô combien précieuses, de cette étude.

Ouagadougou, août 1987

XVIII

ABREVIATIONS

EIS	Expressions d'illocutoire stéréotypé
GSS	Génératrice sémantique stratifiée
LBA	La belle affaire
TDT	Tu m'en diras tant
FA	Force argumentative
PPV	Présupposition de vérité
MPP	Mode présuppositionnel
PIQT	Paradigme d'indications quantitatives liées à un topos

1. L'OBJET D'ANALYSE

1.1 Première approche de l'objet d'analyse

Dans cette étude, nous nous sommes proposés un objet dont il n'est certainement pas facile de décrire les contours exacts. Au début de la théorie des actes de langage tout paraît assez clair. L'intérêt de Austin (1970) et de Searle (1972) porte essentiellement sur les performatifs explicites.

Leurs efforts ont pour but de décrire ce phénomène bizarre de faire quelque chose quand on dit *je te promets que p* ou *je te baptise Dominique*.

Vu d'aujourd'hui, il est certain que le regard analytique de beaucoup de linguistes s'est trop longtemps fixé sur le caractère explicite de la performativité dans le cas des verbes ainsi nommés. Cet attachement au critère explicite se laisse facilement expliquer. Il n'a pas touché au principe sacro-saint de la priorité absolue de la 'forme' linguistique. Tout linguiste qui se respecte a par conséquent à se soumettre à ce principe. Le caractère explicite du performatif a laissé intact le dogme de la littéralité et a continué à nourrir l'illusion que non seulement le phénomène de la signification mais aussi celui de la performativité se laisse ancrer dans ce fétiche.

Sans conteste, cette vue des choses simplifie à l'extrême la problématique. Nous l'avons fait pour toucher du doigt dès le début de cette étude le problème fondamental devant lequel nous nous trouvons. Nous ne pourrions pas nous dérober au travail d'y apporter une solution avant de passer à une analyse empirique reposant sur des fondements solides. C'est pourquoi la première partie sera consacrée à la tentative théorique de décrire le processus de production de sens de manière à réduire considérablement l'impact de la forme linguistique dans le concert des multiples facteurs générateurs du sens.

Bien entendu, Austin, plus encore que Searle, était sensible au problème. L'extension de la performativité des "performatifs explicites" aux "performatifs primaires" et enfin l'introduction des performatifs dans l'étude plus vaste de l'activité illocutoire reviennent dans une certaine mesure à une valorisation de l'illocutoire en tant que tel par rapport au critère surfacial linguistique.

Austin et Searle se rendent aussi compte que la performativité ou disons plutôt, l'illocutoire, n'est pas la seule affaire des verbes performatifs. Parmi les dispositifs performatifs substitutifs, Austin (1970:95) mentionne aussi des "tournures particulières de phrase". Comme exemple figurent *sans faute et vous feriez bien de ne jamais oublier que ...* Searle (1972:78 note 12) reconnaît qu'il est aussi possible d'accomplir des actes illocutoires sans se servir d'une langue naturelle et que "les expressions du visage et les gestes" peuvent aussi être mis en action à cette fin.

Dans ces quelques remarques on retiendra un aspect essentiel: l'illocutoire est quelque chose qui ne se laisse pas enfermer dans le carcan de la seule forme linguistique mais a des affinités avec d'autres facteurs constitutifs de sens.

1.1.1 Quelles appellations propose-t-on pour notre objet?

Dans la littérature les propositions de classification des éléments lexicaux qui entrent dans la catégorie de la phraséologie au sens le plus large du terme, ne manquent pas. Dans toutes ces classifications figure aussi un groupe d'expressions, traité toujours en parent pauvre, pour ainsi dire, auquel on attribue des qualités illocutoires particulières.

Burger (1973:58-60) les appelle "Pragmatische Idiom" (58). Il entend par là des expressions telles que *Guten Tag*, *Guten Appetit*, *Adieu*, mais aussi *Würden Sie mir bitte den Zucker herüberreichen?* et *Hätten Sie die Freundlichkeit (Güte), mich ins Theater zu begleiten?*. Burger en donne la caractérisation suivante:

- il n'est pas tout à fait clair si elles font partie des expressions idiomatiques ou non (58),
- elles fonctionnent avant tout comme des signaux dans des situations pragmatiques déterminées (58).
- si l'on veut faire entrer ces expressions dans la catégorie des expressions idiomatiques, l'idomaticité, dans leur cas, ne vise pas une anomalie sémantique mais la disparition partielle ou totale de la signification, associée normalement à elles en faveur d'une nouvelle fonction qui se situe uniquement au niveau pragmatique (58).
- en comptant les "pragmatische Idiom" parmi les expressions idiomatiques on risque éventuellement de diluer totalement la notion d'idomaticité (60).

- éventuellement il vaut mieux traiter les "pragmatische Idiom" dans une théorie particulière à l'intérieur de la pragmatique que dans le cadre d'une théorie idiomatique sémantiquement orientée (60).

Thun (1958) range les "pragmatische Idiom" dans la catégorie des "Fixierte Wortgefüge". Comme exemple figurent les formules de salutation *bonjour* et *adieu*. Curieusement, il distingue les "clichés-répliques" comme, par exemple, *et ta soeur?* (252) et *sans blague* (250). La caractéristique essentielle des "pragmatische Idiom" mais aussi des proverbes (242), consiste dans leur association étroite à une situation (246). Thun n'entre pas plus dans les détails de ces expressions dont il dit qu'elles constituent un champ immense qu'il ne peut pas traiter à fond (242).

Coulmas (1981 a) s'attaque aux "Routineformeln" qu'il distingue des "Redewendungen", des "Sprichwörter" et des "Gemeinplätze". Il réunit ces quatre types d'expressions sous la dénomination "verbales Stereotyp" (55), notion empruntée à Gülich (1978). Voici quelques "Routineformeln" de Coulmas:
Gern geschehen!, *Schönes Wochenende!*, *Was kann ich für Sie tun?* (86,87),
Mahlzeit! (92).¹

1.2 Sens littéral et idiomatité

Apparemment, nombreuses sont les raisons qui font concevoir notre objet d'analyse comme une catégorie d'expressions idiomatiques. De toute façon, selon Coulmas (1981 a), les "Routineformeln" remplissent une condition généralement reconnue comme étant fondamentale à l'idiotisme: elles démontrent l'invalidité tendancielle du principe frégeen de la décomposition lexicale (14). Leur sens n'est pas la somme des significations de leurs éléments, ce qui est d'autant

1 Voici d'autres propositions d'appellation: Zuluaga (1977) distingue une fixité formelle et une fixité pragmatique. Zuluaga nomme comme propriété principale de la fixité pragmatique l'association de l'expression à une situation typique. Définir la spécificité de cette relation, c'est là où réside tout le problème. Reichstein (1973:219) parle d'idiotisme global et Fleischer (1982:131) propose le terme de 'formule communicative' pour désigner le phénomène d'illocutoire stéréotypé. Kühn (1983) emploie l'appellation "Routineformel". Il met l'accent sur le rattachement conventionnel de la formule à un 'pattern actionnel' ("Handlungsmuster") (176,180). La notion de "Handlungsmuster" nous semble plus opératoire que celle de 'situation' parce qu'elle met en avant de façon adéquate l'actant responsable, le locuteur.

plus logique que dans le cas des "Routineformeln", le sens se définit comme fonction de leur emploi. Coulmas (76) nous fait savoir que l'importance de la dénotation des éléments lexicaux pour le sens global des "Routineformeln" est variable et qu'elle peut même être complètement annulée. Burger (1984:106) affirme que l'acte référentiel dans les 'expressions phraséologiques pragmatiques' ("pragmatische Phraseologismen") n'est plus effectué par les morphèmes pris seuls, mais par l'ensemble de l'expression et que cette perte de la fonction référentielle des morphèmes se transforme en une sorte de référence qui renvoie à une situation, un processus, un objet etc.

Thun (1978:128), par contre, accentue un autre aspect intéressant. Il nous apprend que dans des recherches plus récentes la définition traditionnelle de l'expression idiomatique est partiellement remise en question et que dans le cas de certaines expressions figées, la signification des constituants contribue plutôt à la constitution du sens global.

Thun fait cette constatation à propos des expressions idiomatiques en général, mais nous trouvons que cette démarche qui tient compte de la signification des éléments est méthodiquement juste et aussi valable dans un certain sens pour les expressions auxquelles nous nous intéressons. Nous voulons dire par là que pour une meilleure compréhension de leur sens global il convient de sonder les aspects sémantiques des éléments qui refont surface dans ce sens. Nous signalons que ces aspects sémantiques ne se limitent par forcément au potentiel référentiel et prédicatif des entrées figurant dans les articles d'un dictionnaire. Il peut aussi s'agir de propriétés sémantiques plus fondamentales (cf. chap. 2.1.2.6).

Il est probable que Ducrot (1973a in 1984:51) ait ceci en tête quand il déclare que, pour calculer l'effet de sens dans un énoncé, "il est possible même que le sémanticien doive se fonder non pas sur la succession des mots ou des morphèmes dans l'énoncé perceptible, mais sur une structure sous-jacente." Ducrot (1981a in 1984:131 et 132) souligne aussi l'importance des mots dans la création de sens: "C'est cette signification de la phrase que je calcule à partir de la valeur sémantique des mots - éléments du lexique - dont elle est composée."

Mais il ne faut surtout pas négliger l'importance d'un aspect que Lüdi (1981:115) souligne à juste titre dans son analyse de l'expression *tu parles!*. Il dit que la question de la transparence de cette lexie ne peut pas être tranchée sur la base du seul savoir lexical: "Ce n'est que tout à la fin que nous

pouvons nous redemander quelle est la pertinence de la signification de la formule du discours répété *tu parles*. Comme nous le verrons à la fin de notre analyse, cela est absolument exact.

1.3 Précision et appellation de l'objet

Le changement qui s'opère entre la description d'une "Routineformel" comme *bonjour* et celle à laquelle nous nous intéressons et qui est du type *tu veux que je te dise* se laisse décrire ainsi: ce sont les rôles des constituantes illocutoires, opérant dans l'ensemble illocutoire qui doivent être différemment définis.

Nous avons introduit le terme d'ensemble illocutoire'. Une première mise au point s'impose. Soit:

- (i) l'interjection *oh!*
- (ii) le performatif explicite *je te baptise Dominique*
- (iii) *la belle affaire!*
- (iv) un clin d'oeil
- (v) le poing levé
- (vi) l'auditoire d'un tribunal qui se lève quand le juge prononce le verdict

Nous émettons l'hypothèse que dans chacun des six cas une constituante de l'ensemble illocutoire est mise en vedette.

Dans:

- (i) l'élément prosodique
- (ii) l'élément linguistique
- (iii) l'élément contextuel
- (iv) l'élément mimique
- (v) l'élément gestuel
- (vi) l'élément situationnel

Quand nous parlons d'un ensemble illocutoire nous avons toujours en vue ces six éléments qui de façon générale sont toujours plus ou moins présents pour concourir à la genèse de l'ensemble illocutoire.

Ce qui est frappant dans ce concept, c'est la relativisation considérable de l'influence de l'élément linguistique sur la formation de l'illocutoire. Nous penchons pour un traitement sur pied d'égalité de tous ces facteurs plutôt que pour une conception qui donne la primauté incontestée à l'élément linguistique. Recanati (1981:102 et 103) nous rejoint quand il objecte à Austin que la conventionnalité d'un acte illocutoire n'a pas besoin d'être 'nommée' comme

dans le cas des performatifs explicites, pour qu'elle existe; il suffit qu'elle soit indiquée.

La nomination ne fait que 'consacrer' linguistiquement. Cette fonction d'indication justement peut être assumée par tous les éléments que nous venons d'énumérer.

Notre hypothèse qui part d'une importance relative et partagée par plusieurs facteurs de l'élément linguistique, se voit corroborée par la multiplicité des formes linguistiques qui peuvent être toutes porteuses d'un illocutoire: *enfin / toujours / décidément / justement / je m'entends / tu parles! / tu m'en diras tant! / nous avons été servis / avec des si on mettrait Paris en bouteille! / c'est signé! / tu ne m'as pas regardé! / allez savoir! / un sou est un sou / quand le vin est tiré il faut le boire / etc.*

Toute tentative de faire rentrer le phénomène, qui capte notre intérêt, dans une classification traditionnelle de la phraséologie comme un groupe parmi d'autres expressions est vouée à l'échec.

Les 'EXPRESSIONS D'ILLOCUTOIRE STEREOTYPE' (EIS), c'est ainsi que nous appellerons notre phénomène, peuvent être représentées par pratiquement tout élément linguistique. Non seulement les "Pragmatische Idioms" ou "Routine-formeln", mais aussi un simple *quand même, enfin, toujours*, un lieu commun comme *les petits cadeaux entretiennent l'amitié*, ou, pour nous servir de la classification proposée par Güllich (1978:passim), les truismes (*on ne peut pas tout savoir*), les quasi-tautologies (*ce qui est dit est dit*), les phrases universelles ("Allsätze") (*A l'impossible nul n'est tenu*), les phrases indexicales (*C'est la vie*), les expressions à fonction discursive ou métalinguistique ² (*je dis ça en toute amitié, j'en passe encore, c'est une autre paire de manches, etc...*), les proverbes et les locutions (*bon sang ne peut mentir, rira bien qui rira le dernier*) rentrent tous dans la catégorie des EIS.

2 Burger (1982:123-130) les nomme "gesprächsspezifische Phraseologismen".

Ces exemples montrent clairement que l'illocutoire stéréotypé s'applique horizontalement à toute grille.³ Si nous avons opté après de nombreux remaniements pour le terme d'expressions d'illocutoire stéréotypé (EIS), c'est que nous le croyons justifié pour plusieurs raisons:

- le terme 'expression' est assez vaste et englobe tout élément linguistique formellement figé ou non. A la limite, il comprend aussi des illocutoires non-verbaux. C'est cet aspect qui nous amène à préférer 'expression' à 'formule'. Anscombe (1985:11) définit cette dernière comme suit: "une formule est un mot ou une expression spécialisée dans l'accomplissement d'un rite social langagier". Cette définition nous semble trop étroite.
- la notion d'illocutoire doit absolument figurer dans l'appellation étant donné que c'est elle, en tant que concept suffisamment vaste, dont la spécificité est à préciser pour chaque EIS, qui est le facteur essentiel du fonctionnement pragmatique d'une expression.
- la notion de 'stéréotype' constitue le critère sélectif à l'intérieur de l'illocutoire. Il met en évidence le fait que notre intérêt porte uniquement sur un illocutoire assez conventionnel pour être profitable à une analyse scientifique. Il est en quelque sorte le pendant pragmatique de l'idiomaticité d'une langue. Nous le situons dans le domaine du savoir quotidien des membres d'une communauté linguistique. Il implique essentiellement des patterns de pensées et de manières d'agir sur lesquels se fondent les relations interhumaines de ses membres (cf. Pilz 1981:109).

Il faut imaginer l'illocutoire stéréotypé réparti et imperceptiblement gradué sur une échelle aux extrêmes de laquelle on trouve d'une part une EIS comme *rompez!*, du domaine militaire, et d'autre part une EIS dont les contours stéréotypés sont assez vagues comme *c'est la vie* (cf. Kaepfel 1984:42).

3 La critique formulée par Stickel (1982) au sujet de l'essai de classification des "Gesprächswörter" entrepris par Burkhardt (1982:156) s'avère dans un certain sens pertinente. Au moment où l'on tente de subsumer des fonctions communicatives à des critères morpho-syntaxiques on parle de deux choses difficilement conciliables. C'est le point faible chez Burkhardt. Mais tirer de ce constat la conclusion qu'on ne peut guère parler d'une catégorie de mots appelés "Gesprächswörter" (cf. Henne 1978) est un raisonnement trop hâtif. Stickel n'arrive pas à se défaire d'un concept formel rigide. Rien ne s'oppose à la détermination d'une catégorie d'expressions sur la base de critères autres que formels au sens linguistique.

Les EIS les plus intéressantes pour la recherche linguistique sont celles qui se répartissent dans le tronçon central de l'échelle. Plus intéressant parce que leur sémantisme est en général plus subtil et plus riche que celui d'un *bonjour!*⁴, mais tout de même exploitable scientifiquement car le degré de conventionnalisation devrait, selon toute vraisemblance, garantir le succès des efforts de systématisation.

1.4 'Situation' ou 'contexte'

La nécessité d'une analyse systématique des EIS n'est plus à démontrer. Searle (1982:93) dans une perspective différente de la nôtre, bien sûr, croit même nécessaire d'ajouter aux maximes de Grice une autre maxime qui pourrait s'exprimer comme suit: "parler idiomatiquement". Sans trop altérer la remarque de Searle, on peut facilement mettre 'illocutoirement stéréotypé' à la place de "idiomatiquement". Nous voulons dire par là que l'emploi des EIS n'est pas l'exception, mais la règle de la conversation normale et quotidienne. Souvent on a l'impression que cette conversation ne consiste qu'en un enchaînement ininterrompu de EIS.

Notons que nous partons du principe que la pragmatique est l'étude de la dépendance des propositions à l'égard du contexte (Armengaud 1985:62).

Il est à remarquer que souvent les analyses se limitent à des EIS fortement conventionnelles comme *bonjour!* et s'arrêtent devant celles du type *tu veux que je te dise!*. Coulmas (1981a) ne tient compte que des "Routineformeln" dont le cadre situationnel est nettement défini.⁵ Il exclut par contre toutes

4 Nous ne nions pas, bien entendu, qu'un domaine pragmatique comme les salutations connaît des décalages dans des langues différentes (cf. Gülich et Henke 1979:523 à 526).

5 Van Dijk (1977) met également l'accent sur les "institutional speech acts" (216) tels que le mariage, le baptême etc... Son analyse modèle de *Let me carry your suitcase* est significative. Nous signalons aussi qu'une analyse 'situationnelle' comporte le risque de dissocier plutôt élément linguistique et 'cadre'. Nous nous demandons sérieusement ce qui changerait dans l'analyse si l'on mettait un énoncé comme *Ça me ferait un grand plaisir de porter votre valise* à la place de *Let me carry your suitcase* ? Kühn (1983:190 et 191) critique à juste titre les concepts qui collent la fonction discursive telle une étiquette au mot. Vue sous cet aspect nous tenons sa critique du concept des cadres situationnels de Coulmas (1981a:73 à 75) pour absolument justifiée (cf. aussi Kühn 1986:224 et 225).

celles qui, selon lui, sont indifférentes vis-à-vis d'un tel cadre et qui peuvent être employées dans beaucoup de situations différentes. Mais Coulmas souligne pourtant que malgré cette indifférence situationnelle, leur occurrence n'est pas fortuite (93). Cette précision nous semble très importante, car elle montre la nécessité de prendre la notion de 'contexte' dans un sens large.

En l'occurrence, il est utile de rappeler une distinction, faite par Franck (1980:88 et 89) entre "Situation" et "Kontext". Par "Situation" elle entend toutes les conditions spatiales, temporelles et sociales d'une communication dont tous les participants sont conscients et qui sont interprétées pour la plupart de façon identique. Le "Kontext" par contre est un construit interprétatif qui comprend toutes les associations, connaissances et perceptions dont le locuteur peut admettre à juste titre que l'auditeur en tient compte dans l'interprétation d'un énoncé (88). Franck met en avant le fait que ces deux notions sont souvent interchangeables parce que toutes les caractéristiques situationnelles peuvent obtenir une fonction contextuelle et qu'inversement le contexte consiste surtout en caractéristiques situationnelles (88). Si nous comprenons bien Coulmas, il vise surtout les "Routineformeln" où la "Situation" joue un rôle décisif.

Sans vouloir contester l'utilité de cette distinction, nous jugeons nécessaire de souligner que les différences entre les deux notions ne sont que de nature graduelle. Il y a toujours 'contexte' qui, d'une définition à implications factives, passe à une définition à implications conceptuelles, autrement dit, il y a passage du conventionnel (et généralement reconnu) au contingent et individuel, également susceptible d'être reconnu et de se conventionnaliser. Somme toute nous concevons le contexte, à la manière de Lewis, comme une "entité plus intensionnelle qu'extensionnelle: ceci revient à dire ... que le contexte lui aussi 'passe par' la structure interne du raisonneur et n'existe pas en dehors de la rationalité dans le discours" (Parret 1987:222). S'il est juste que tout le contexte se trouve dans le raisonneur, il est alors très facile d'accepter la thèse selon laquelle la pragmatique est l'analytique de la compétence discursive qui consiste dans un réseau de stratégies existant sous forme de régularités intériorisées (cf. 168-170). Il est évident que ce dernier aspect revêt une importance particulière pour l'analyse des EIS. En tout état de cause il est faux de construire des oppositions là où il n'y a en fait que des différences graduelles. Dans cette perspective, une remarque de Coulmas est de première importance. Lui, tendant plutôt vers une vue oppositive de 'situation' et 'contexte', affirme que dans le cas d'une 'Routineformel' hautement

conventionnalisée, par exemple dans le théâtre de marionnettes quand le guignol salue les enfants par *Seid ihr alle daaa?* (*Est-ce que vous êtes tous là?*), cette formule est elle-même un élément constitutif du cadre situationnel (89). Nous tenons cette vue pour absolument juste, mais à la différence de Coulmas, nous l'appliquons aussi à tous les cas où le cadre situationnel se définit avant tout en termes conceptuels.

Puisque nous considérons l'élément linguistique comme une partie intégrante de l'ensemble illocutoire, il est à notre avis inadmissible de le dissocier de celui-ci. C'est ce que fait Coulmas, et beaucoup d'autres quand il déclare qu'une 'Routineformel' comme *Soll ich Dir mal was sagen?* (*Tu veux que je te dise?*), situationnellement plutôt indifférente, n'est plus un élément constitutif de la 'Situation' (93).

1.4.1 Facteurs du contexte pragmatique

Si l'on considère le terme 'contexte' comme terme générique englobant 'contexte' et 'situation' employés dans le chapitre précédent, on se rend compte que tous ces facteurs constitutifs revêtent un double aspect: ils forment la base matérielle d'un 'savoir commun' et ils sont toujours soumis à l'interprétation des interlocuteurs.

Nous nous référons à la typologie quadripartite du contexte élaborée par Armengaud (1985) parce que nous la tenons pour le plus efficace des modèles contextuels que nous connaissons.⁶ Cette typologie a aussi le grand avantage de s'adapter parfaitement à notre modèle sémantique utilisé dans ce travail qui lui aussi comprend quatre niveaux sémantiques (cf. p. 15) *. Armengaud (60-62) distingue

- (i) "le contexte circonstanciel, factuel, existentiel, référentiel."
Elle entend par là l'"environnement physique" des interlocuteurs.

6 Coulmas (1981:50) par exemple distingue trois cadres situationnels:
- le niveau cognitif du savoir culturel
- le niveau de l'événement communicatif actuel
- le niveau spécifiquement verbal de l'organisation discursive.

* Les indications précédées de 'p.' renvoient aux pages de ce travail.

- (ii) "le contexte situationnel ou paradigmatique" dans lequel "on passe de quelque chose du purement physique ⁷ à quelque chose du culturellement médiatisé". Il s'agit de "rôles illocutionnaires plus ou moins institutionnalisés" qu'on peut rencontrer dans "une célébration liturgique, un marchandage d'affaires" etc.
- (iii) "le contexte présuppositionnel" qui, au sens de Stalnaker, est constitué par les croyances communes aux interlocuteurs.
- (iv) "le contexte interactionnel" qui est représenté par "l'enchaînement des actes de langage dans une séquence interdiscursive". ⁸

(Wunderlich (1972a:49), van Dijk (1977:214), Burger (1982, passim) - nous nous en tiendrons là - ont donné des modèles bien précis de facteurs constitutifs d'une situation d'énonciation. Van Dijk, dans une perspective de l'auditeur, distingue:

- les propriétés de la structure linguistique de l'énoncé
- les propriétés paralinguistiques (débit, insistance, intonation, hauteur de la voix, gestes, mimique, mouvements du corps)
- la perception actuelle de la situation d'énonciation
- le savoir concernant le locuteur, la situation actuelle
- le savoir concernant le type d'interaction actuelle et les situations d'énonciation précédentes
- le savoir provenant d'actes de paroles précédant le discours
- le savoir concernant l'interaction, les règles etc.
- le savoir général sur le monde

Tous ces aspects interviennent dans l'activité interprétative de l'auditeur qui est d'associer une valeur illocutoire X à l'énoncé Y, mais ils jouent également un rôle dans la production de l'énoncé par le locuteur. Ce modèle est basé sur le principe "that the notion of 'context' is both a theoretical and a cognitive abstraction, viz. from the actual physical-biological - etc ... situation" (van Dijk:217). Il est clair que cette abstraction contextuelle ne parvient jamais à une forme définitive mais qu'elle change constamment au fil

7 Notons toutefois notre attitude sceptique vis-à-vis de cette notion de "purement physique". La 'pureté physique' est, selon nous, inexistante dans une conception dans laquelle l'homme n'a qu'un accès interprétatif au monde extralinguistique (cf. p. 23, 24).

8 Nous avons inversé (iii) et (iv) de la typologie d'Armengaud parce que nous voyons la suite de (i) à (iv) en conformité avec l'ordre des quatre niveaux (I à IV) de notre modèle sémantique. Dans les deux cas on passe de l'ontologique au contingent.

du discours (Armengaud 1985:62). Etant donné que tout acte de langage fait partie d'une interaction sociale, il faut noter aussi tous les facteurs qui influent sur l'interprétation du contexte social de l'énonciation. L'interprétant doit se rendre compte de sa valeur privée, publique, institutionnelle, formelle ou informelle. Mais la production et la réception d'un énoncé se voient encore influencées par d'autres propriétés particulières de la structure sociale du contexte:

- la situation sociale (rôles, prestige, etc.)
- le sexe, l'âge, etc.
- la nature des relations (autoritaires, etc.)
- les fonctions (père, serveuse, juge, etc.) (van Dijk:219)

Il y a enfin tous les facteurs affectifs, émotionnels, les préférences, les désirs etc. qui jouent un rôle dans l'interprétation et la perception de la situation d'énonciation par le locuteur et l'auditeur (220).

Après le relevé de tous ces facteurs contextuels, insistons sur le fait que la qualité d'une analyse de la valeur illocutoire d'un énoncé ne se détermine pas en fonction du nombre des facteurs pris en compte. Nous sommes absolument d'accord avec Coulmas (1981a:84) qui est d'avis que la difficulté de l'analyse ne réside pas dans l'identification de ces facteurs, mais dans le fait de reconnaître l'importance du rôle que joue tel et tel facteur dans l'emploi de tel et tel énoncé (cf. Pinkal 1985:36 et 37).

2. L'INSTRUMENT D'ANALYSE

2.1 La 'génératrice sémantique stratifiée' (GSS)

La qualité de notre étude dépendra de la qualité de l'instrument analytique utilisé. Nous appelons cet instrument 'GENERATRICE SEMANTIQUE STRATIFIEE (GSS). C'est à elle qu'incombera le rôle de la génération des EIS qui feront l'objet de ce travail:

LA BELLE AFFAIRE ! (LBA)

TU M'EN DIRAS TANT ! (TDT)

Un critère décisif de la capacité analytique et de la puissance génératrice de l'instrument figure dans son caractère stratifié. L'idée de niveaux sémantiques se reflète dans la triade locutoire, illocutoire et perlocutoire d'Austin (1970). Meibauer (1985:42) souligne que le mérite de s'être employé à une distinction systématique des différents niveaux d'analyse revient à Wunderlich (1976a) qui par là est allé au-delà du concept de Searle. Wunderlich distingue les niveaux formel, sémantique et pragmatique, i.e. des niveaux syntaxique, propositionnel, pragmatique institutionnel, pragmatique situationnel et un niveau perlocutoire. L'idée de stratification est aussi inhérente à la distinction faite par Grice (1979) des implications conventionnelles, des implications conversationnelles généralisées et particulières. Wilson et Sperber (1979:80) mentionnent par ailleurs les parallèles entre Grice et Ducrot (1979), et Recanati (1981:242) compare la triade de Grice à celle d'Austin. Recanati (1980) lui-même présente un modèle de cinq niveaux sémantiques. Ceux-ci s'agencent entre un sens purement descriptif, selon lui, et un sens contextuel.¹

1 Notre critique du concept de Recanati a pour cible sa définition peu précise du statut du sens descriptif par rapport aux autres sens pragmatiques. Il soutient que le sens pragmatique conventionnel s'ajoute (!) au sens littéral descriptif (12). Selon nous, il ne peut y avoir d'ajouts dans un concept - tel que nous l'élaborerons - où le sens descriptif est déjà lui-même porteur d'un illocutoire générique.

Le danger de confusion des différents niveaux sémantiques est constamment présent. La discussion de l'hypothèse performative (Ross, Sadock, Heringer, Lakoff, Grewendorf) en est une variante.² Van der Auwera, dans une critique de *Indirect speech acts* de Searle, signale la difficulté de savoir s'il s'agit d'un acte illocutoire spécifique ou d'un "mode d'orientation illocutoire" (cf. Roulet 1980a:94). Nous voyons une négligence en action vis-à-vis de la nécessité de distinguer les niveaux sémantiques dans des formulations telles que "l'énonciateur est censé prendre une certaine position par rapport à l'univers auquel le discours se réfère: l'énonciateur exprime un doute, un refus, une croyance * vis-à-vis de telle ou telle éventualité concernant cet univers" (Ducrot 1983:11/12). 'Refus' et 'doute' d'un côté et 'croyance' de l'autre opèrent sur des niveaux différents, un fait que de telles formulations risquent de faire oublier.

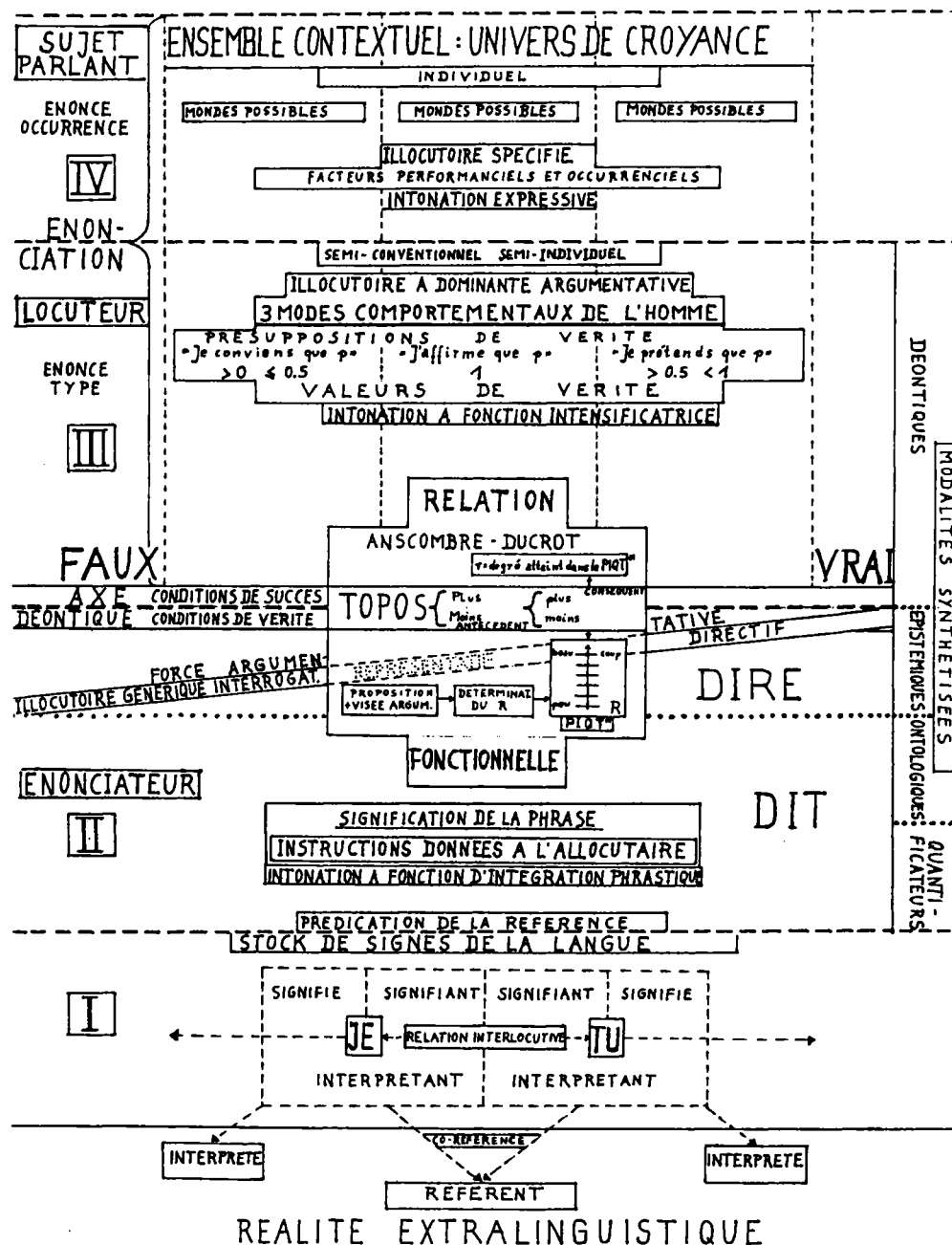
On assiste à la même imprécision quand Recanati (1979:44) mentionne, sans les différencier, les verbes *croire*, *espérer* et *craindre*.

Pour familiariser le lecteur avec le fonctionnement de la GSS nous avons décidé de procéder par déduction. Nous présenterons donc d'abord un modèle de l'instrument et c'est ensuite à partir des quatre niveaux sémantiques, en commençant par le niveau fondamental, que nous développerons nos réflexions.

2 Pour plus de détails on se reportera à Viehweger (1983:152-166).

* Soulignés par nous.

GENERATRICE SEMANTIQUE STRATIFIEE (GSS)



* PIQT = PARADIGME D'INDICATIONS QUANTITATIVES
LIEES A UN TOPOS

2.1.1 Une pragmatique intégrée et fondatrice

Notre notion de langage est indissociablement liée à celle de l'activité humaine en général. Plus exactement, le langage se présente comme un moyen d'action en général et d'interaction en particulier (Sbisà 1983:100). A cette idée d'interaction s'ajoutent deux spécifications qui revêtent une importance particulière pour l'étude des EIS:

- (i) une langue offre aux interlocuteurs "un ensemble de modes d'actions stéréotypés" (Ducrot 1979:111)
- (ii) une langue est un moyen d'"affrontement interindividuel" (Ducrot 1977b:179)

C'est sur cette toile de fond que s'élabore la 'pragmatique-intégrée'. Elle part de la thèse suivante: "la langue (comme objet théorique) doit contenir une référence à ce qui est, pour Saussure, la parole" (Ducrot 1978:69). L'objectif de ce type de pragmatique est clair: surmonter la séparation inadéquate entre sémantique et pragmatique. Au lieu de parler de conditions de vérité, il faut parler de conditions de satisfaction et relier "signification" à "force illocutionnaire" (cf. Recanati 1981: 21 sq.).

Un tel procédé méthodique qui intègre la pragmatique dans la sémantique repose sur l'option que "l'énonciation est partout où il y a signification" (Parret 1983:86).

Il est incontestable que les EIS confirment de façon prototypique cette thèse. Leur sens ne peut essentiellement être qu'un construit qui se crée sur l'axe locuteur-auditeur et par l'intermédiaire duquel s'effectue la "mise en rapport des participants d'un discours" (Anscombe et Ducrot 1978:78).

Dans cette optique, la fonction représentative de la langue ne risque plus d'être surestimée, mais elle est jugée de façon adéquate, car "ce sont des locuteurs³ qui utilisent les phrases pour représenter des états de choses". Par conséquent, "la relation sémantique qui peut s'établir entre une phrase et un état de choses n'est qu'un⁴ aspect de la situation pragmatique complexe" (Recanati 1981:15).⁵

3 Souligné par nous.

4 Souligné par nous.

5 Cf. aussi Searle (1972:66) pour le rôle du locuteur.

Il n'est certainement pas facile de déterminer le rapport exact entre la fonction représentative ou informative et la fonction pragmatique d'un énoncé. Les réflexions de Ducrot et de Anscombe tournent constamment autour de cette question délicate (cf. Ducrot 1972:127 , 1979:111 ; Anscombe et Ducrot 1976 in 1983:18). Et il n'est pas toujours aisé de reconnaître leur position exacte (cf. Recanatì 1981: note 6, 29). Finalement ils font le point:

"Nous voudrions arriver à dire que l'informativité est en fait seconde par rapport à l'argumentativité.⁶ Le prétention à décrire la réalité ne serait alors qu'un travestissement d'une prétention plus fondamentale à faire pression sur les opinions de l'autre"(Anscombe et Ducrot 1983:169).

Sans vouloir remettre en question la justesse fondamentale de la position de Anscombe et Ducrot⁷, nous tenons pourtant à attirer l'attention sur un certain danger inhérent à celle-là. Viehweger (1983:188) met le doigt sur le problème. Selon lui, les tenants de la théorie des actes de langage risquent d'omettre un aspect important de sens, celui de représenter des états de fait de la réalité. Si l'on ne considère pas comme acquis cet aspect dans chaque acte de langage,⁸ non seulement la signification devient une notion vide, mais aussi une fonction essentielle de la langue, à savoir sa fonction cognitive, est réduite à néant.

Burkhardt (1979:138-139) ne laisse aucun doute. Après avoir discuté la notion de sens (Bedeutung) de Wittgenstein, il déclare: du fait que le sens d'un mot se 'montre' dans son emploi il ne s'ensuit pas que le sens est l'emploi pour la simple raison que ce qui est employé n'est rien d'autre que la signification du mot.

Nous n'entendons pas reprocher à Ducrot et Anscombe de ne pas avoir apprécié l'existence du contenu informatif du sens. Ils en parlent souvent et ils ne cessent de le distinguer nettement de la valeur argumentative d'un énoncé. Donc là n'est pas le problème. Nous le voyons plutôt dans l'appréhension de la fonction du contenu informatif et, surtout, de la nature du rapport entre ce

6 L'aspect argumentatif sera examiné de plus près dans le chapitre 5.17.3.

7 La problématique est encore une fois traitée à la page 42 note 25.

8 Le terme d'acte de langage englobe celui d'acte de parole que nous réserverons à la langue parlée comme le propose Leclère (1980:329).

contenu et la valeur argumentative (ou pragmatique). Nous en sommes arrivés à la conclusion que les deux auteurs laissent dans l'ombre la façon dont ils conçoivent ce lien. Ce point faible de leur concept, cette sensation étrange d'un hiatus entre les deux composants qu'on éprouve, n'entravent aucunement la valeur et la justesse de leur théorie d'argumentation en tant que telle. Pourtant il rend difficile son intégration dans un type de pragmatique pour lequel nous optons. Nous nous rangeons à l'avis de Parret (1987) qui "utilise la qualification 'intégrée' pour une pragmatique qui est unifiée et en même temps maximaliste" (207). Il s'agit là d'une conception inspirée des vues de Peirce et de Wittgenstein. Ceux-ci considèrent la pragmatique comme "base intégrante de la théorie linguistique" (208).

Qu'on s'entende bien. Le plus clair de notre analyse prend appui sur des notions centrales du concept de Ducrot et Anscombre. Il va de soi qu'une description sémantique des EIS doit avant tout prendre en considération leur côté argumentatif étant donné la prédominance de cet aspect (Coulmas 1981a:76). Cependant il s'avèrera profitable à une telle description de se réserver la possibilité de l'application d'un instrument analytique plus puissant qui tient compte d'autres facteurs constitutifs du sens d'une EIS que celles retenues par Ducrot et Anscombre.⁹ Le modèle de notre GSS que nous avons présenté plus haut (cf. p.15) implique au moins théoriquement, une vue assez vaste du phénomène de l'énonciation. Nous disons bien 'théoriquement' car la complexité de notre objet nous recommande d'être modeste. Le linguiste idéal ou, encore plus, le lexicographe idéal qui se propose d'écrire un article sur une EIS pour un dictionnaire devrait être tout à la fois: philosophe,¹⁰ logicien, phonéticien, psychologue, sociologue ... Nous n'aurons pas la prétention de nous substituer à eux tous. Notre option est autre. Nous avons décidé de mettre l'accent sur l'aspect logico-argumentatif - toujours 'pragmatique' - tout en gardant une certaine sensibilité et une ouverture vis-à-vis des phénomènes du para- et du non-verbal.

9 Absolument pertinents les propos de Steuble (1986): "Die soziale, kommunikative Funktion von Sprache (sprachlicher Mittel) erschliesst sich besser, wenn nicht erst grundlegend, im Kontext ihres Zusammenwirkens mit den anderen Dimensionen der Kommunikation" (354). Dès lors elle se prononce contre toute réduction artificielle de la complexité de l'objet (cf. 362). Certes Steuble travaille dans le cadre de ce qu'elle appelle "Integrative Konversationsanalyse", mais nous ne voyons aucune nécessité de remettre en question la validité de sa thèse pour les besoins d'une pragmatique intégrée maximaliste et fondatrice.

10 Citons Jacques (1985:149): "La frontière entre la linguistique contemporaine et la philosophie du langage est devenue perméable."

Jacques (1985) nous vient en aide pour poser les jalons de notre parcours sémantique qui nous mène du bas en haut de la GSS:

"Science des conditions à priori de la communicabilité, la pragmatique n'a pas d'abord trait aux circonstances empiriques ¹¹ mais aux conditions de possibilité d'une signification communicable en général (334)."

Ensuite,

"la pragmatique traite de problèmes tout à fait généraux, tels que l'articulation des conditions de succès et des conditions de vérité ; le rapport entre les modalités d'énoncé (les attitudes propositionnelles, le possible et le nécessaire) et les modalités d'énonciation (les forces illocutoires) ; les rapports entre actes linguistiques et contextes où ils sont accomplis, etc." (329)

11 Armengaud évoque la question de savoir pourquoi la dimension pragmatique de l'analyse ne serait pas prise en charge par une science empirique (Jacques 1985:444). Nous n'avons pas l'ambition de trancher le problème éminemment philosophique de la relation de l'empirie et de la théorie qui se cache derrière cette question. Nous nous contentons de la remarque suivante: nous imaginons très bien, par exemple, un phonéticien-philosophe qui, dans son domaine, pourrait se charger d'une façon certainement très fructueuse de cette question délicate. De toute façon, nous croyons utile de démystifier le plus possible des termes comme 'a priori', 'transcendantal', etc. La crainte du "sociologisme" de Jacques (445) nous paraît exagérée.

2.1.2 La structure sémantique élémentaire ¹² de la GSS (niveau I)

2.1.2.1 La notion de 'fonction'

L'objectif que nous poursuivons dans la construction de la GSS est évident: elle doit renfermer dès le niveau fondamental le principe de productivité et de créativité sémantique. La notion capable de produire cet effet dynamique de l'activité du langage est celle de la fonction.¹³ Nous la concevons comme une condition relationnelle et fondationnelle du processus de "signifiante" (Jacques). Elle relie deux termes variables que nous appelons 'fonctifs'. Chaque fonctif a une fonction par rapport à l'autre, par conséquent ils se trouvent en interrelation réciproque. Plus exactement "une fonction (ou application) est simplement quelque chose qui associe à chaque entité (appelée argument de la fonction) une autre entité (appelée valeur de la fonction pour cet argument)" (Cresswell dans Nef 1984:43).

12 'Elémentaire' s'entend de deux manières, au sens de 'situé au niveau le plus bas de la GSS' et au sens de 'fondamentalement valable - mutatis mutandis - à tous les niveaux de la GSS'.

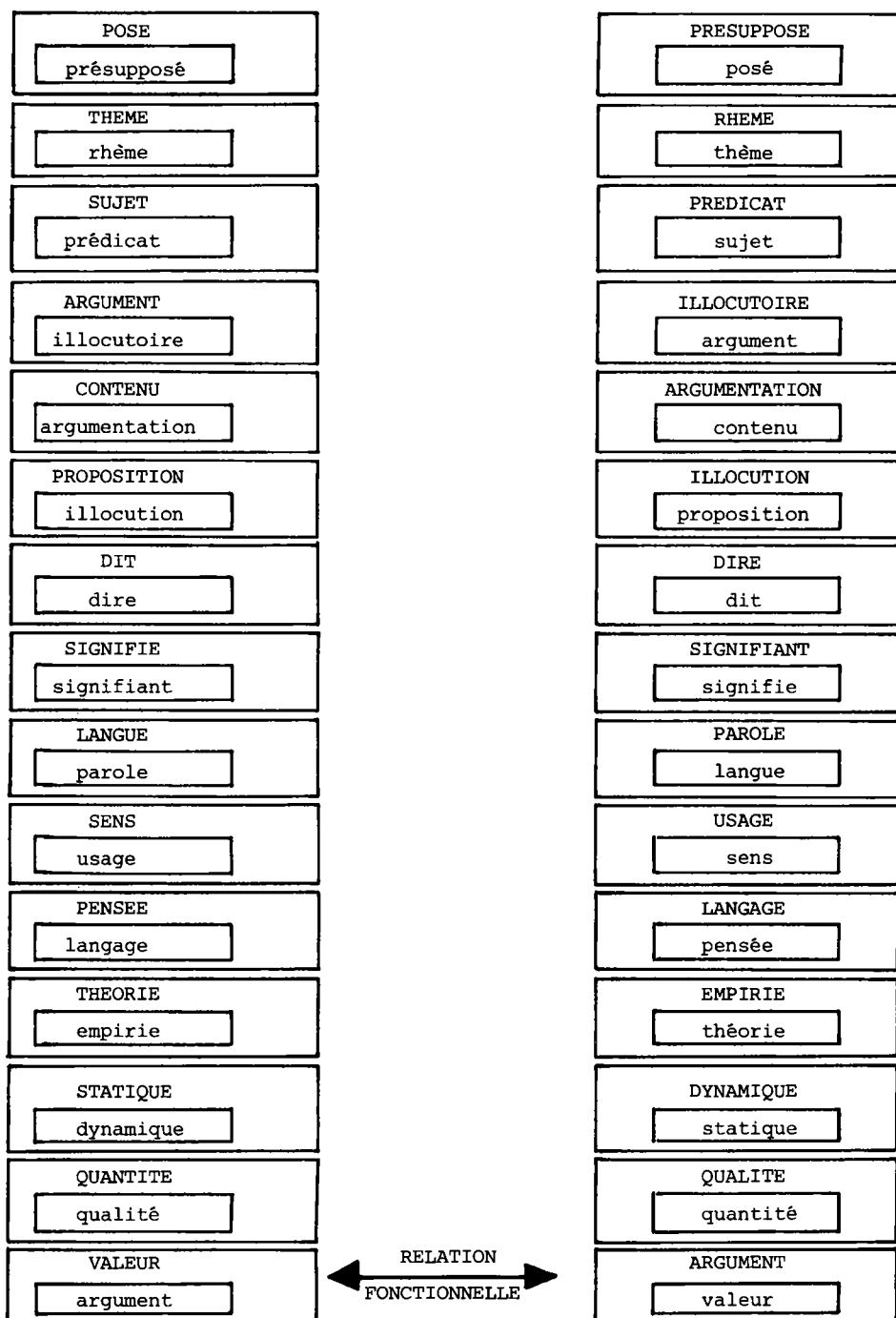
13 Notons cependant que le terme de 'fonction' n'implique pas automatiquement l'idée de créativité sémantique. Ni dans une conception phénoménologique de la langue (p.ex. Frege, Husserl) (cf. Parret 1987) ni dans celle qui attribue aux 'jeux de langage' (Wittgenstein) la propriété d'être d'emblée publics (Jacques cité par Armengaud 1985:30) elle ne peut assumer ce rôle. Parret (1987) découvre une "composante générative" dans le "concept d'articulation" de Saussure: "L'articulation est cette production de la forme linguistique: elle est la mise en forme des deux chaînes amorphes et abstraites de la phonie et du 'conceptuel' à l'intérieur du signe" (6). Cela est sans doute juste, néanmoins la relation entre la 'phonie' et le 'conceptuel' est plus compliquée et plus complexe que le suggère l'image des deux côtés d'une feuille employée par Saussure. Hjelmslev qui a donné à l'acception de 'fonction' une définition logico-mathématique a, lui aussi, fait peu de place à l'activité créative dans le langage.

L'argument est le "lieu de désignation" (Martin 1983:217), il est "aussi abstraite que possible, la référence à l'univers. Il est le signe de l'antagonisme du langage et du monde, la possibilité d'ancrage de ce qui est dit sur l'univers" (215). La fonction est basée sur l'idée des 'cases vides'. Celles-ci, pour être 'saturées' (Frege), ont besoin d'être occupées par un argument.¹⁴ Force est de constater que les 'cases vides' impliquent déjà les propriétés de leurs arguments potentiels sous une forme très générale et, de ce fait, c'est aux arguments qu'incombe le rôle de spécification et de concrétisation.

Pour donner une idée plus précise des propos précédents nous avons mis en regard une série de termes qui peuvent tous dans un certain sens prendre le rôle de fonctifs dans le processus de signifiante. Il est toutefois à propos de remarquer que la variété terminologique reflète plutôt une certaine impuissance que le fait d'une véritable appréhension de la relation fonctionnelle. Une chose est certaine, ce qu'il faut, ce n'est pas ajouter encore d'autres couples terminologiques à cette liste mais concentrer toute notre attention sur ce qui se passe entre les termes.

14 Pour illustrer le mécanisme voici un exemple livré par Martin (1983:217) :
 "'Le facteur vient de passer' contient un prédicat verbal ('vient de passer') qui comporte une place saturable par un prédicat substantif dont l'argument, saturant, est le lieu de désignation."

NOTIONS POUVANT SERVIR DE FONCTIFS DANS LE PROCESSUS DE SIGNIFIANCE



On aura remarqué que certains fonctifs du tableau dépassent, à première vue, le cadre linguistique stricto sensu. Et pour cause, il n'est guère réfutable que pratiquement tout dans l'univers est soumis au processus de signifiante. Et puisqu'il n'y a pas de signifiante sans langage il est permis de prétendre que l'élément linguistique est présent partout où il y a conceptualisation. Cela induit que le terme de 'quantité' figurant dans la colonne gauche des fonctifs ne doit pas être pris au sens concret. A l'intérieur de la GSS il n'est jamais question de la réalité brute et directe, il n'y a que du quantitatif conceptualisé. Cet état de fait découle, bien entendu, de l'impossibilité imposée à l'homme d'accéder directement à la réalité.

Un autre aspect mérite notre intérêt. La nature des termes faisant office de fonctifs nous enseigne que la relation fonctionnelle n'existe pas seulement sur un plan horizontal à l'intérieur du signe mais qu'il faut aussi l'imaginer en action sur un axe vertical traversant la GSS de la base au niveau le plus haut.

Notons aussi que les termes tels que 'statique', 'dynamique', 'illocutoire', 'présupposé' etc. ne gardent pas la même texture à tous les niveaux de la GSS. De façon générale ce phénomène est dû à l'accroissement de la dynamique au fur et à mesure qu'on monte dans la GSS.

Les deux colonnes de fonctifs nous servent aussi à nous familiariser davantage avec l'image de l'axe. Celui que nous logeons dans la colonne gauche se définit en termes quantitatifs et celui que nous mettons dans la colonne droite en termes qualitatifs. Parret (1976) parle de l'axe de l'existence et de l'axe de croyance. L'axe de l'existence représente l'aspect du quantificateur inhérent à tout référent (cf. Polenz 1980:140 et 141). Tenons-nous en là pour l'instant. Nous reprendrons plus loin le fil de notre raisonnement pour préciser davantage la nature des deux axes à l'aide du sémantisme des verbes *savoir* et *croire*. Mais n'oublions pas de faire le point. Nous avons essayé de faire la lumière sur quelques mécanismes sémantiques fondamentaux. D'une part ils prennent leur départ au niveau le plus bas de la GSS, d'autre part ils sont actifs à tous ses niveaux. Pourtant si nous voulons que nos réflexions précédentes soient focalisées sur le niveau le plus bas de la GSS, c'est que nous attribuons à ce niveau la fonction d'entrepôt des signes de la langue. Bien entendu, le signe héberge aussi bien tous les mécanismes mentionnés que les unités linguistiques plus complexes des niveaux supérieurs.

2.1.2.2 La conception du 'signe'

Notre notion du signe est fondée sur celle de Peirce et sur l'idée d'interlocution de Jacques. Selon Woetzel (1984:144-151) la sémiotique de Peirce ¹⁵ repose sur les idées suivantes:

- il n'y a pas d'accès direct à la réalité extra-linguistique,
- il n'y a pensée qu'à l'aide du signe,
- tout signe a besoin d'un interprétant. Celui-ci doit être distingué de l'interprète qui fait partie de la réalité empirique (cf. aussi Armengaud 1985:33),
- toute perception a valeur d'hypothèse,
- tout signe renvoie à un autre signe dans un processus ad infinitum,
- par conséquent il n'y a pas de point de référence fixé,
- l'objectif de la pensée ne consiste pas dans la 'reconnaissance de la vérité' mais à fixer une opinion,
- la vérité est l'affaire du consensus public,
- le processus sémiotique est un processus de constitution dynamique de sens,
- le passage du sujet au prédicat ne reproduit pas quelque chose de déjà connu mais il aboutit à la création de quelque chose de nouveau.

Jacques (1985) qui travaille dans une perspective issue de Peirce et de Morris (14) a mis à profit ces principes dans l'élaboration de son concept de l'interlocution. A l'idée du renvoi ad infinitum qui s'opère d'un signe à l'autre il donne la qualité d'une relation interlocutive. Une telle démarche personifie en quelque sorte la relation fonctionnelle dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Jacques établit la "réalité relationnelle de l'interlocution" (14) entre un *je* et un *tu* qui deviennent ainsi eux-mêmes des fonctifs. Cela entre parfaitement dans la logique de la pensée de Peirce pour lequel "l'homme lui-même est un signe" (Armengaud 1985:19). Selon Jacques "il est par principe impossible que l'homme soit seul pour parler" (74), "on ne parle pas seul, ni même à quelqu'un, mais avec quelqu'un" (132). La portée

15 "Die PEIRCESche Zeichentheorie... hat den Begriff der Repräsentation, der für alle 'Bedeutungsdreiecke' von ARISTOTELES bis ODGEN / RICHARDS zentrale Erklärungsgrundlage darstellte, aufgegeben zugunsten des Begriffs der Interpretation und zugunsten einer relationslogischen Begründung des Zeichenbegriffs" (Woetzel:151).

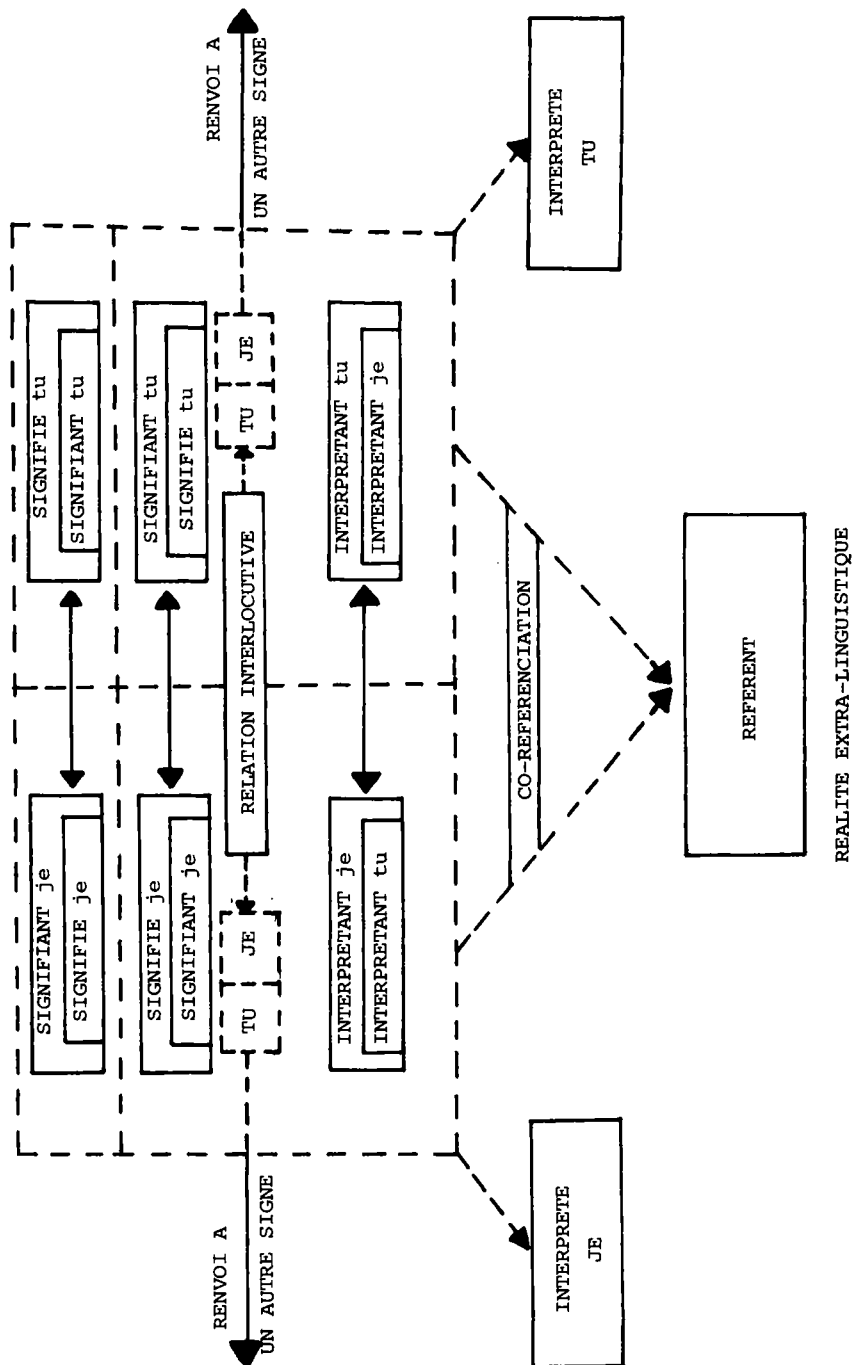
philosophique de cette approche est évidente: elle revient à "une profonde remise en question du privilège phénoménologique de l'égo" (96). Dans cette perspective "le sens et la référence de nos énoncés sont constitutivement co-signifiants et co-référence" (Jacques 1985:443).

Laissons, pour résumer, la parole à Jacques:

"'Relation interlocutive': c'est l'extrême d'une relation qui permet de comprendre comment celui qui écoute, en interprétant et pour interpréter, parvient à se mettre à la place du locuteur, et inversement que celui-ci soit capable de pré-interpréter ce qu'il profère" (371).

Dans le tableau suivant nous avons concrétisé les implications théoriques des réflexions précédentes.

LE CONCEPT DU SIGNE



Retenons surtout ceci de cette conception sémiotique du signe:

"La relation sémantique de base n'est ni dyadique (signifiant/signifié) comme dans la tradition issue de Saussure, ni triadique comme dans la tradition post-frégéenne (signe/sens/référence). Elle nous est apparue pour le moins tétradique: système de signes, instances énonciatives en relation, sens et référence" (Jacques 1985:153).

A noter aussi l'importance qui est accordée à la matérialité du signifiant (cf. 148). On ne peut guère surestimer l'apport précieux de la prise en compte de cet aspect pour faire au moins un peu plus la lumière sur l'interrelation entre le DIT et le DIRE. Nous pensons surtout aux phénomènes prosodiques et mimo-gestuels, c'est-à-dire à l'union fondamentale du mouvement, de la musique et de la parole pour le dire en des termes proches de l'esprit de Fónagy (1983:cf. 147-151). Il en sera encore question (cf. p. 103).

2.1.2.3 La productivité sémantique du langage

Après avoir défini notre acception du signe nous nous interrogeons sur la manière dont il faut se représenter ce processus de production de sens que nous appelons "signifiance" (Jacques) et dont le signe est objet et partie intégrante.

Pour nous, c'est un acquis que le sens n'est pas quelque chose d'essentialiste et de préconstitué (199), mais qu'il naît entre les hommes à la confluence d'un parler et d'un écouter (393). Nous excluons également toute conception subjectiviste du langage à la Grice qui fait de la signifiance une démarche intentionnelle unilatérale et partant improductive (66).

La signifiance équivaut à un processus de transformation:

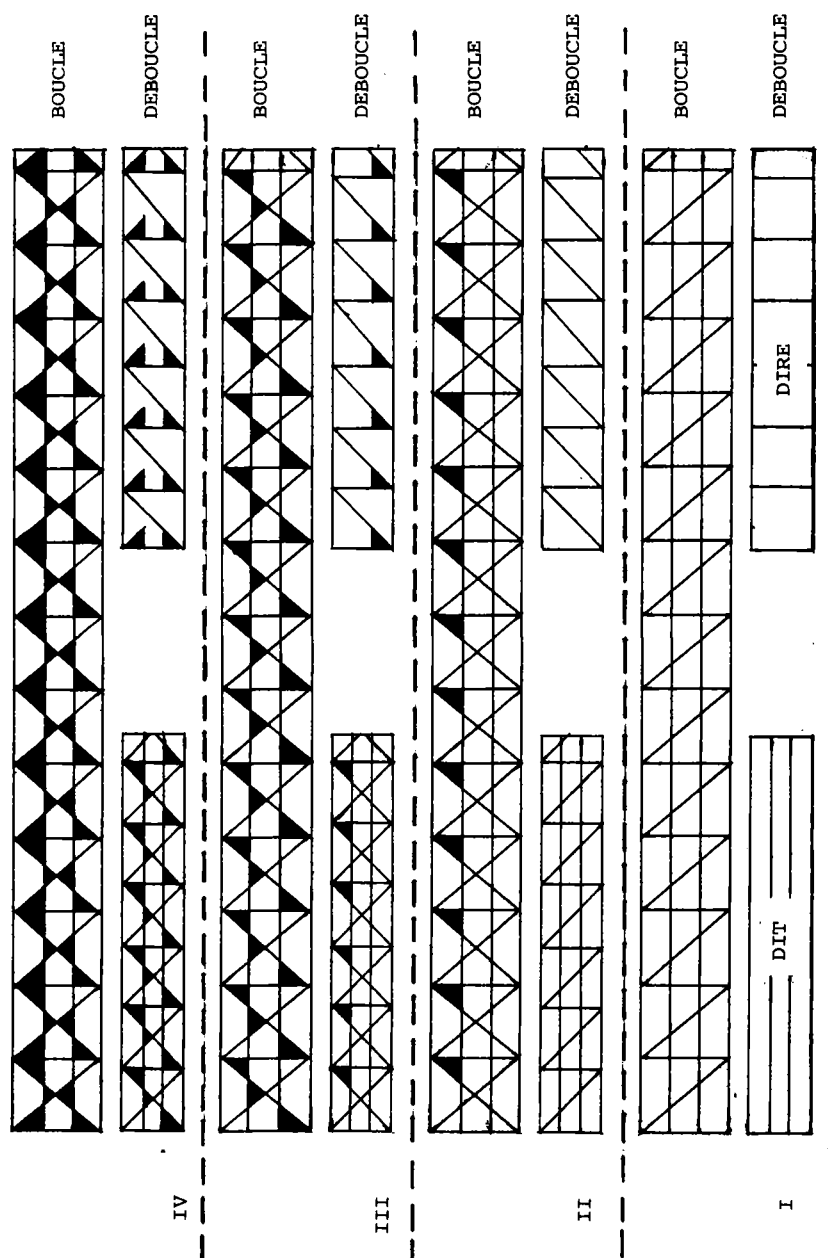
le DIT se livre au DIRE ¹⁶ pour se retrouver investi d'une nouvelle configuration sémantique. On a affaire à un effet transgressif qui n'entraîne pas seulement une simple actualisation du DIT, mais cette actualisation est toujours quelque peu innovante (349). Cela implique qu'il y a toujours un déplacement, si minime soit-il, du système entier vers une nouvelle configuration (214). En d'autres termes, la transgression est un processus qui exoède l'initiative sémantique du locuteur (356). Elle est un phénomène qui, de façon élémentaire a lieu au niveau le plus bas de la GSS, mais, elle n'y est nullement limitée. Elle se reproduit chaque fois que l'on passe à une strate supérieure de la GSS. Parret appelant le processus de transgression "encatalyse" (1987:115) nous en donne une autre image évocatrice qui est celle du "bouclage hiérarchique" (1983:87). En passant au niveau supérieur, le bouclage implique tous les niveaux inférieurs, le niveau le plus haut assumant toujours le rôle de modalisation. Le tableau ci-dessous visualise le processus de transgression.

16 De nombreux auteurs ont signalé les deux significations qu'on peut donner au verbe *dire*. Grice (1979:59) distingue un *dire*₁ qui est apparenté à "implicite", d'un *dire*₂ qui signifie "prononcer des mots". Ducrot (1981 dans 1984:120) oppose le *dire*₂ "prononcer des mots" au *dire*₁ - "affirmer, asserter".

Le *dire*₁ désigne une entité intellectuelle abstraite, une 'proposition' ou un 'contenu'. Dans Ducrot (1981 dans 1984:151), l'auteur explique que le *dire*₂ concerne le fait même de son énonciation et le *dire*₁ le thème de son discours. Celui-ci n'est pas justiciable d'une appréciation en termes de vérité (ou de fausseté). Nous apprenons aussi que le *dire*₁ ne se présente jamais directement mais a toujours besoin de la monstration directe du *dire*₂ (152). Recanati (1979) nous fait savoir que certains logiciens médiévaux distinguaient un "actus exercitus" d'un "actus conceptus" (141). Lui-même parle de la "marge" et du "texte" (142). Lang (1981) fait de même avec le verbe *ausdrücken* auquel il attribue les sens du verbe anglais *express* et *say*. Le premier est étroitement lié au verbe *wissen*, le deuxième est perceptible par les différents sens (296 et 299). Lüdi (1981), dans son analyse de *tu parles!*, découvre la même distinction dans le sens de *parler* dont l'un renvoie à l'acte d'énonciation et l'autre, en tant qu'acte référentiel, au thème (p. ex. Il parlait avec difficulté à cause de son nouveau râtelier - Tu parles (si elle est belle!)).

Burkhardt (1975:139) et Berrendonner (1981:128 et 129) soulignent la relation dialectique qui existe entre ces deux aspects du sens en général; le premier en indiquant qu'aucun des deux aspects n'est pensable sans l'autre et qu'ils se supposent réciproquement, le deuxième met en avant que l'aspect conceptuel est orienté de la réalité extralinguistique vers la langue et que l'aspect matériel est orienté de la langue vers la réalité dont l'acte d'énonciation est un élément.

VISUALISATION DU BOUCLAGE ET DU DEBOUCLAGE DE
SENS DANS LE PROCESSUS TRANSGRESSIF DE SIGNIFIANCE



Le tableau fait bien ressortir que le processus de signifiance évolue du bas vers le haut, c'est-à-dire du niveau I au niveau IV de la GSS (cf. Grewen-dorf 1976:111 et 113). Nous voyons en plus qu'il s'agit non seulement d'un processus d'explicitation et de spécification (cf. Parret 1976:60 ; Recanati 1981:153) mais aussi de complexification. Le terme de 'transgression' englobe les trois notions à la fois.

2.1.2.4 Le statut initial et final du code

Le code est à la fois la condition préalable et le résultat du processus de signifiance (cf. Jacques 195:348-352). "En droit, il n'y a pas de signification antérieure au processus de signifiance. En fait, les significations instaurées le sont sur la base de significations acquises" (351).

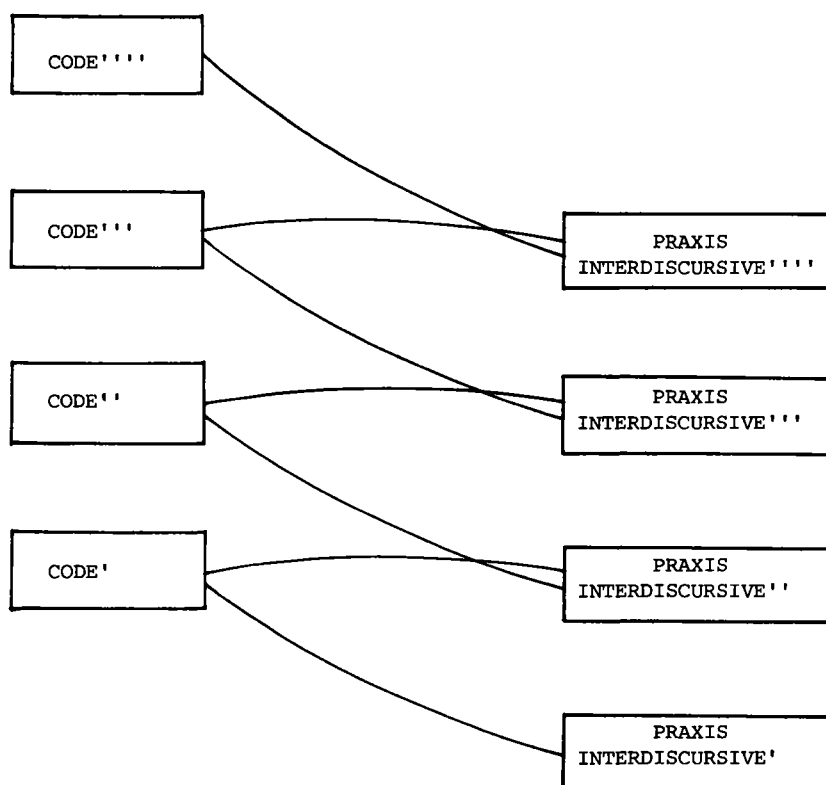
Pour éviter une régression ad infinitum et pour fixer la référenciation nous donnons une antériorité théorique à la "praxis interdiscursive", car il n'y a rien dans le code linguistique qui n'ait été d'abord dans le discours

(347). C'est là par conséquent, dans l'activité en tant que telle, que nous localisons le 'début' du processus. ¹⁷

-
- 17 Il est intéressant de renvoyer le lecteur à la théorie polyphonique de Ducrot (1984:171-233). L'auteur nous fait savoir ceci: "en se donnant la liberté de subordonner sans fin les énonciateurs aux énonciateurs, on se dispense de postuler, à la base du sens des 'contenus' objets des attitudes prêtées aux 'énonciateurs', et qui représenteraient directement la réalité. Les 'contenus' pourraient toujours être considérés comme les points de vue d'énonciateurs de degré inférieur. Avantage important si l'on veut arriver à dire que les 'choses' dont semble parler le discours sont elles-mêmes la cristallisation d'un discours sur d'autres choses résolubles à leur tour en d'autres discours" (224). Nous pensons que Ducrot fait fausse route en élaborant sa théorie polyphonique. Cela tient à la méconnaissance du rôle de plusieurs facteurs. D'abord il est illégitime de 'résoudre' tout simplement la 'matière', comme nous l'apprennent les propos cités, pour créer les conditions nécessaires à la circulation infinie du message. En vérité, nous avons là affaire au schéma de communication introduit par Jakobson en linguistique (Jacques 1985:21 et 22). C'est le message préconstitué qui peut faire la navette à l'envi entre l'émetteur et le récepteur sans subir la moindre transformation. Cela nous amène à dire que la théorie polyphonique de Ducrot ne tient pas compte de la productivité du langage. Celle-ci est basée sur l'idée de la coproduction interlocutive du sens, idée qui est étrangère au concept de Ducrot. Sa polyphonie reste une plurivocalité monologique. Jacques, dont la critique vise Bakhtine, mais laquelle se laisse facilement transposer au concept de Ducrot, est clair là-dessus: "Il n'est même pas question d'un entrelacs de deux (ou plusieurs) discours, mais tout au moins de la production à deux d'un seul discours qui donne voix à la relation interlocutive" (79). En principe, il n'est pas étonnant que Ducrot ne parle pas de la productivité du langage, car de la résolution de la 'matière' à celle de la matérialité du signifiant il n'y a qu'un pas. La reconnaissance inconditionnelle de cette matérialité est la supposition indispensable de la productivité. D'ailleurs, pour être investie d'une qualité productive il ne suffit pas d'attribuer à cette matière une valeur indexicale, au sens de Peirce. Ducrot est prêt à faire cette concession au moment où il fait un emprunt à la mimo-gestualité, notion de qualité symptomatique, de Berrendonner (1981). Mais cela ne change pas grande chose à notre constat: en n'appréciant pas à sa juste valeur la matérialité du signifiant Ducrot dématérialise le signe. Il se contente de son pouvoir conceptualisant. Cette démarche concorde bien avec une optique strictement argumentative. Notre analyse en profitera. Néanmoins son champ d'action est limité à l'intérieur de notre GSS. Vu sous cet aspect le concept de Ducrot s'expose vite à l'objection d'abstractionnisme.

On imagine le mouvement démonstratif de l'index pointé vers l'objet à 'signifier' comme un tel acte discursif primitif qui, bien entendu, est effectué en présence d'un interlocuteur. Une fois le processus transgressif de signifiante déclenché il poursuit sa marche le long d'une spirale imaginaire. Au niveau de chaque spire nous assistons à une légère transformation du code induite chaque fois par un nouvel événement interdiscursif.

LE ROLE CONSTITUTIF DE LA PRAXIS INTERDISCURSIVE POUR LE CODE DE LANGUE



2.1.2.5 Les trois composantes principales du processus de signifiante

Les trois activités engagées dans le processus de signifiante sont

- i) la référencialisation
- ii) l'argumentation
- iii) l'illocution

Elles démarrent toutes au niveau le plus bas de la GSS et elles poursuivent leur parcours transgressif jusqu'au niveau le plus haut.¹⁸ Cela n'empêche pas que chaque composante trouve son achèvement opérationnel à un niveau différent.

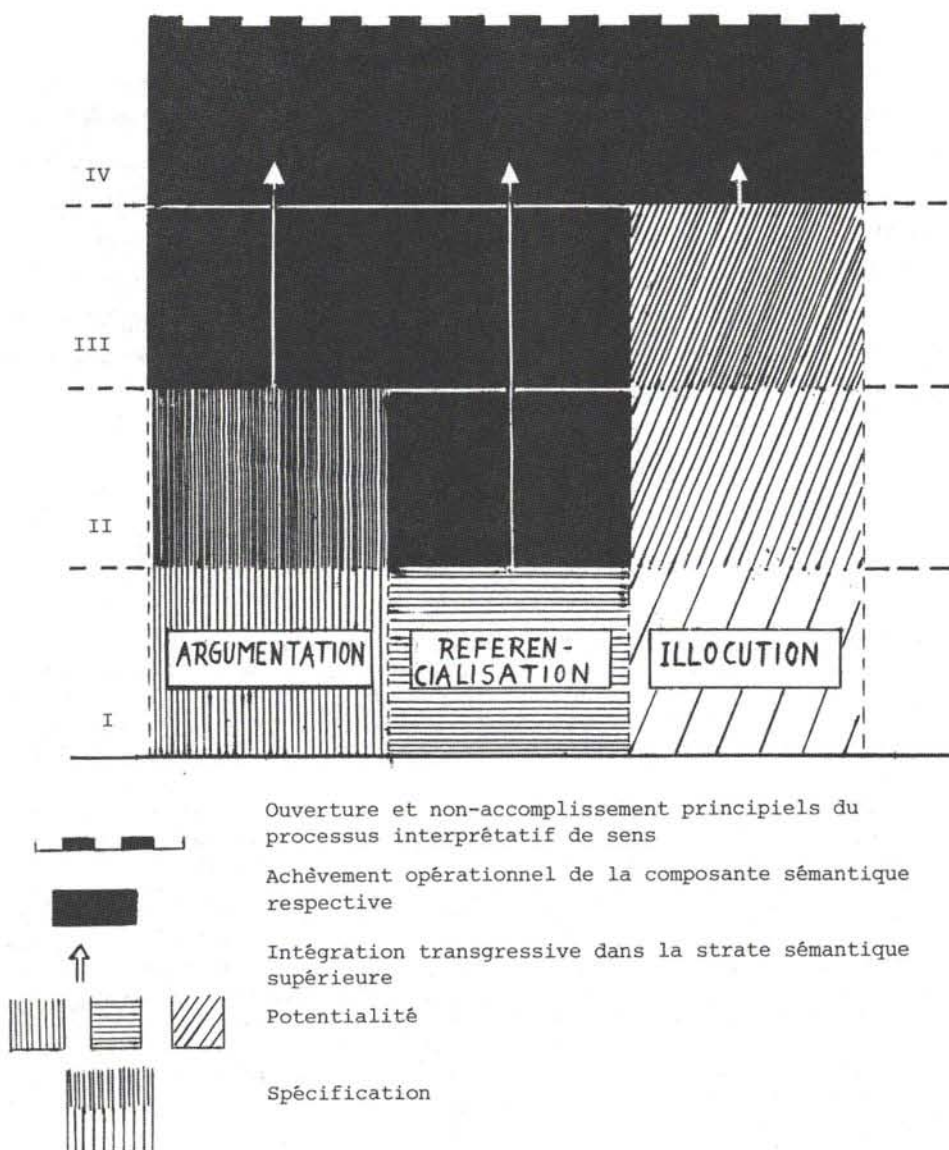
i) atteint ce stade au niveau II, ii) au niveau III et iii) au niveau IV.

C'est dire que, selon notre modèle de bouclage hiérarchique, l'argumentation boucle la référencialisation et que l'illocution boucle l'argumentation et la référencialisation¹⁹. Le tableau suivant montre cette mise en fonction échelonnée des trois composantes. Pour ne pas trop charger le schéma nous avons renoncé cette fois-ci à une illustration du processus transgressif.

18 Dans (1979:23), Ducrot admet aussi un processus de spécification, mais seulement pour la "valeur référentielle" et pour les "variables argumentatives". Il en excepte l'intention qui, elle, nécessite l'application des "lois de discours", procédé dont nous ne ferons pas usage. Etant donné notre vue holistique nous rejetons toute théorie d'indirection sous quelque forme que ce soit.

19 Ce schéma trivalent rappelle les conceptions du signe de Bühler (1934), Troubetzkoy (1957) et Jakobson (1963). Le premier parle de "Darstellung", "Appell", "Ausdruck"; le deuxième de "représentation" de l'état de chose, "appel à l'auditeur" visant à produire sur ce dernier une certaine impression, et "présentation" ou "expression du sujet parlant"; le troisième de "fonctions référentielles", "conatives" et "émotives". Malgré ces ressemblances les différences entre ces concepts et le nôtre sont de nature fondamentale. Il s'agit de passer d'une perspective statique et dissociative du signe à une vue unificatrice et dynamique qui conçoit le processus énonciatif comme élément de la constitution progressive de sens (cf. Di Cristo 1981:44; cf. aussi pour Jakobson, Jacques 1985:200 et 354, et Kerbrat-Orecchioni 1980:16).

LES TROIS ACTIVITES SEMANTIQUES DU PROCESSUS DE SIGNIFIANCE



Concentrons pour l'instant notre attention sur la composante référentielle et écoutons Martin (1983:230-231):

"Les articles, les démonstratifs, les possessifs participent en situation à la fonction identificatrice. La situation est comprise ici comme une abstraction, comme une pure virtualité, comme la prévision de l'acte de parole, indépendamment de toute référence effective. Au niveau de la 'phrase' (= le niveau II de la GSS, F.S.), les objets du monde n'ont eux-mêmes aucune sorte d'importance: on dit seulement que l'argument X est (ou non) un objet identifiable. La relation effective aux objets, le contenu situationnel, est un fait d'énoncé."

2.1.2.6 La 'matière' du processus transgressif de signifiante

Il est temps de passer à un examen microscopique du processus de signifiante. Signalons, pour mémoire, que nous nous trouvons toujours au niveau I de la GSS. Cette fois encore nous allons décrire des mécanismes sémantiques élémentaires qui, d'une part, prennent naissance à ce niveau mais, d'autre part, opèrent à tous les niveaux de la GSS.

Pour trouver une réponse à la question de la 'matière' linguistique transportée par le processus transgressif nous faisons appel au principe de compositionnalité au sens de Frege, "c'est-à-dire à un principe stipulant que la signification d'une expression complexe est fonction de la signification de ses parties" (Guenther in Nef 1984:18). Pour récupérer la signification des parties on est obligé de procéder à une décomposition lexicale de l'unité linguistique en question. Nous appelons les produits de cette opération "unités premières de signification" (Cresswell in Nef 1984:note 20, 58), composants ou primitifs sémantiques. Ils sont une "manière de dépôt sédimentaires des instances de discours" (Jacques 1985:347). Pour nous, ils forment les cristallisations sémantiques du discours universel d'une communauté linguistique. Ils sont les manifestations interprétatives de l'univers généralement reconnues par cette communauté. C'est la raison pour laquelle on peut parler à leur égard de "conventions, pour la plupart oubliées" (351) à la suite d'une fréquence d'emploi élevée et d'un usage permanent continu s'étalant sur de longues périodes mesurables seulement en termes de dizaines voire de centaines d'années. Ainsi ils appartiennent à tous et à personne (346). Il est extrêmement important pour notre propos de se rendre à l'évidence que ces primitifs sémantiques restent d'un côté, en dessous du seuil discursif occurrenceiel, mais que de l'autre ils s'offrent comme un "ensemble de conditions virtuelles pour le discours en acte et non d'automatismes préétablis" (344).

Donc, ils ont déjà une "valeur d'emploi" (346). ²⁰ Mais chaque fois qu'un

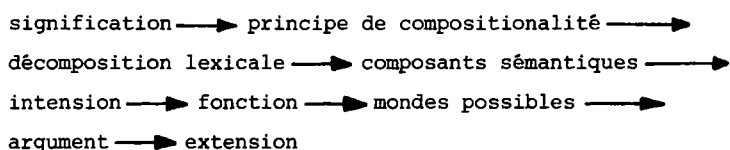
20 Dans le cadre de notre concept qui installe l'interprétant dans le signe lui-même cette conséquence s'impose logiquement. Mais n'oublions pas qu'elle ne va nullement de soi. La naissance de l'illocutoire, car c'est au demeurant le problème dont il est question ici, a longuement occupé et préoccupé des spécialistes comme Austin et Searle. La formule searléenne bien connue F (p) ou F (RP) pose le problème du rapport entre F et (RP), autrement dit entre l'illocution et la locution. Austin aussi bien que Searle s'y voyaient confrontés. Leurs positions exactes sont difficiles à préciser, elles restent plutôt vagues.

D'une part Austin place l'illocution en dehors de la locution, mais d'autre part la locution, à côté des actes phonétique et phatique comprend l'acte rhétorique, ce qui amène Lane à la critique suivante: "Austin ne remarque-t-il pas que produire un acte de locution, c'est eo ipso produire un acte d'illocution" (Austin 1970:note 39, 176). Recanati (1981:233), par contre, pense qu'"il est ... très peu probable que le mot 'sens' chez Austin désigne le contenu propositionnel à l'exclusion du sens pragmatique". Austin aurait certainement vu que la locution ne se laisse pas réduire à une signification abstraite et indépendante de facteurs contextuels et que l'illocution ne peut être pensée sans tenir compte des mécanismes opérant à l'intérieur du locutoire.

Les jugements sur la position de Searle sont somme toute plus unanimes. Ils se ressemblent dans la critique de la déchirure du lien entre l'illocution et la locution. La formule permet l'invariabilité de la proposition tout en faisant changer les valeurs illocutoires (cf. Searle 1972:60). C'est cette conception dichotomique de l'illocutoire et de la proposition qui est la cible des critiques (cf. Grewendorf 1976:note 51, 123). Viehweger (1983: 215 sq.) avance que Searle a versé tout l'illocutoire dans F et, par ce fait même, vidé (RP) de l'illocutoire. Parret (1983:86) objecte que cette formule exprime une autonomie totale du contenu propositionnel et qu'elle ajoute seulement la force énonciative au lieu de l'intégrer dans (RP) ou p. Berrendonner (1981), dans sa tentative de faire de l'illocutoire un ERSATZ d'acte (84), ne fait guère mieux. Pour se débarrasser de l'illocutoire austinien (14) il crée un sens 'primitif', 'littéral' ou 'constatif' que nous ne saurions exactement imaginer. Il en a tellement fait le nettoyage par le vide que nous craignons que ce construit se volatilise à chaque instant. Par là, son concept se distingue nettement de celui de Searle qui avait tout fourré dans la signification. Mais il n'en reste pas moins vrai que dans les deux cas le lien entre F et p est brisé. L'argumentation de Berrendonner est aussi simple que fragile. Il dit: puisque l'illocutoire n'est généralement pas inscrit dans la langue, il ne peut pas être affaire de la langue (106).

Le fait que l'illocutoire n'est pas toujours inscrit dans la langue, ne justifie pas, à notre avis, cette conclusion radicale. Pour nous ce constat tout à fait juste n'est que la preuve de l'importance relative de l'élément linguistique dans le processus de la genèse de l'illocutoire, c'est-à-dire qu'il n'est qu'un agent parmi d'autres, mais non pas que la langue n'a rien à voir avec l'illocutoire.

discours en situation a lieu, un emploi discursif individuel s'articule sur cette valeur d'emploi, ou, en nos termes, sur le discours universel dont le composant sémantique est le véhicule. Logiquement parlant nous avons affaire au remplissage d'une position d'argument avec une intension (Karttunen et Peters in Néf 1984:189). Celle-ci est définie comme fonction qui assigne à l'expression dont elle fait partie son extension dans tout monde possible. ²¹ En somme nous obtenons le schéma dérivationnel suivant:



Nous sommes certains que ces mécanismes qui ont pour but d'éclaircir le processus de signifiante jouent un rôle éminemment important dans la genèse de toute EIS. Dans le tableau ci-après nous essayons de représenter comment il faut imaginer le processus. Nous le démontrons sur l'expression 'maison' qui connaît un emploi illocutoirement stéréotypé que Cellard et Rey (1980:497) caractérisent ainsi:

"En parlant en particulier d'une préparation culinaire ('pâté', 'tarte maison') : fait à la maison, avec tout le temps et les moyens nécessaires à l'élaboration la plus soignée, la plus réussie, par opposition à une confection plus collective. S'ajoute librement à un nom pour lui donner une valeur d'emphase: exceptionnel, remarquable.

Je n'aspire plus qu'à une chose : piquer un roupillon maison. J'ai besoin de m'anéantir pendant un moment afin d'oublier mes humiliations de la soirée. (San Antonio, Laissez tomber la fille, p. 71)

²¹ Ce terme sera précisé davantage, cf. p. 86 - 87

MISE EN VALEUR DE COMPOSANTS SEMANTIQUES DANS LE PROCESSUS DE SIGNIFIANCE
DEMONTRÉE SUR L'EXPRESSION 'maison !'

